



LOUO KOUAN TCHONG

LES TROIS ROYAUMES

L I V R E I

Flammarion



LOUO KOUAN TCHONG

LES TROIS ROYAUMES

L I V R E I

Chine, III^e siècle. La dynastie Han touche à sa fin. Les Trois Royaumes Wei, Chou et Wou peinent à s'entendre et les rivalités sont vives. Tout commence quand Ts'ao Ts'ao, grand seigneur de la guerre, envahit le royaume de Wou avec ses millions de soldats. Souen K'iuân et Lieou Pei, ennemis de toujours, s'allient alors pour l'affronter, sur terre et sur mer.

Véritable Iliade chinoise, cette extraordinaire saga retrace les destins de héros mythiques tels Lieou Pei, modèle de vertu et de loyauté, Ts'ao Ts'ao, cruel et calculateur, Tchou-Ko Leang le sage ou encore Kouan Yu le guerrier. Roman-fleuve rythmé par les batailles et les ballades poétiques où s'entremêlent mythe et histoire, *Les Trois Royaumes* est un classique de la littérature asiatique, transmis de génération en génération, et aujourd'hui un chef-d'œuvre incontesté de la littérature mondiale.

Ses personnages sont aussi familiers aux Chinois que nos trois mousquetaires, et l'inquiétante figure de Ts'ao Ts'ao a troublé les rêves de maints petits Chinois de treize ans, comme le cardinal de Richelieu est venu effrayer notre enfance.

Louo Kouan-Tchong est un écrivain chinois qui a vécu sous la dynastie Ming au XIV^e siècle. On sait peu de choses sur lui ; il aurait participé à la rédaction, avec Shi Nai'an, d'un autre illustre roman épique chinois, Au bord de l'eau. Le premier volet des Trois Royaumes, adapté au cinéma par John Woo, est à ce jour le film chinois le plus vu de tous les temps.

Traduit par Nghiem Toan
et Louis Ricaud

Flammarion

LES TROIS ROYAUMES

Louo Kouan-tchong

LES TROIS ROYAUMES

Livre I

Traduction originale, notes et commentaires
de Nghiêm toan et Louis Ricaud

Introduction de Jean Lévi

Flammarion

Ouvrage publié sous la direction
de Alfred Eibel

INTRODUCTION

Fong Mong-long, auteur de nouvelles et compilateur de contes, n'avait pas hésité, au XVII^e siècle, à classer les Trois Royaumes parmi les « quatre livres merveilleux » de la production romanesque — façon irrévérencieuse de le hausser au rang des classiques. Quant à son contemporain, Kin Cheng-t'an, critique littéraire réputé, il le juge, dans une préface dithyrambique, le plus merveilleux des ouvrages historiques. Merveilleuse, l'œuvre l'est assurément par la fascination mystérieuse qu'elle a exercée et exerce encore sur ses lecteurs. À l'instar des Entretiens de Confucius et de ses disciples, l'un de ces quatre vénérables canons avec lesquels certains eurent l'audace de le mettre en parallèle, il appartient à cette catégorie de livres dont le pouvoir d'envoûtement possède quelque chose de magique. Le roman des Trois Royaumes est tenu par beaucoup de critiques anciens et modernes comme une des œuvres majeures de la Chine ; c'est lui qui jouit sans conteste de la faveur du public. Il fournit la matière inépuisable à des locutions proverbiales, à des allusions historiques et ses personnages se sont à ce point vulgarisés dans toutes les couches de la population que leurs noms sont devenus des noms communs. Le trio des frères jurés, Vertu Cachée (Lieou Pei), Tchang Fei et Kouan Yun-tch'ang, est aussi familier aux Chinois que nos Trois Mousquetaires, et l'inquiétante figure de Ts'ao Ts'ao a troublé les rêves de maints petits Chinois de treize ans, comme le cardinal de Richelieu est venu effrayer notre enfance. Car il y a assurément du Dumas père chez Louo Kouan-tchong, un Dumas qui se serait servi d'un canevas de Machiavel. Le peuple se délecte des prouesses de ses héros, les militaires y trouvent une foule d'enseignements tactiques et des modèles de campagnes guerrières (Mao Zedong, fervent lecteur des Trois Royaumes, y aurait puisé, à ses dires, ses principales maximes stratégiques), les lettrés, eux, plus modestement, y voient matière à une réflexion sur la politique et la psychologie. Pour moi, la fascination de l'œuvre tient à la distance qui existe entre ce que l'auteur semble vouloir dire et les événements que le texte nous montre ; il y a comme une fissure entre le

message réel et l'idéologie proclamée ; dans ce hiatus se glisse l'épaisseur romanesque. Au demeurant Mao Tsong-kang, fine mouche quoique confucéen, ne s'y était pas trompé, lui qui écrit dans son commentaire introductif du chapitre trois :

« En effet d'une façon générale c'est une chose délicate que d'ouvrir les dents sur des questions comme l'excitation ouverte à la rébellion, ou l'encouragement des gens à la désobéissance envers des parents et au massacre de leurs supérieurs. Or ici pas question qu'il soit parlé de tout cela, mais on s'arrange de manière que le sujet du discours en parle de lui-même. »

La remarque prend une singulière saveur si l'on se rappelle qu'elle a été écrite ainsi que le livre auquel elle s'applique sous un régime totalitaire et despotique... Dans les Trois Royaumes, la contradiction réside dans l'affirmation d'une légitimité impériale et les scènes de chaos et d'horreur à laquelle elle conduit. On a l'impression que les événements charriés par le récit ont une force de démonstration telle qu'ils ont brisé les digues idéologiques dans lesquelles Louo Kouan-tchong prétendait les ensermer. Sans doute est-ce là une des marques de son génie.

Aussi pour comprendre cette œuvre faut-il, avant tout, se tourner vers sa matière. Le Roman des Trois Royaumes n'est pas un roman historique au sens occidental du terme ni une histoire romancée : les événements relatés ne servent pas de toile de fond à des aventures qui pourraient se passer en d'autres temps ou sous d'autres cieux. Ici l'intrigue est issue de la trame de l'Histoire elle-même. L'action romanesque se calque sur les événements, elle épouse le contour mouvementé d'une époque qu'elle restitue sous le masque des personnages. La partition de l'Empire forme le propos du récit. Le préambule qui ouvre le roman l'annonce d'emblée : « Ce qui fut longtemps divisé doit assurément un jour retrouver son unité et ce qui, longtemps, fut uni doit un jour, fatalement, se diviser à nouveau. » C'est à une de ces phases de division qui alterne avec les périodes d'unification, formant comme les temps d'inspiration et d'expiration de ce grand corps de la Chine, que nous convie l'histoire. Après une période d'anarchie où des satrapes militaires exercent le pouvoir au nom d'une dynastie déclinante à laquelle une insurrection messianique vient de donner un coup de grâce, l'Empire se fragmente en trois grands États. Au Nord, le royaume de Wei est instauré par le Premier Ministre des Han, Ts'ao Ts'ao, l'homme fort de la cour ; au Sud, un potentat local, Souen K'üan, s'appuyant sur de solides défenses naturelles ne tarde pas à braver son autorité en reconstituant le royaume de Wou, tandis que Lieou Pei (Vertu Cachée), un descendant lointain de la maison impériale, se taille un royaume au Sseu-tch'ouan et se décerne le titre d'empereur quand son rival du Nord, Ts'ao Ts'ao, fondera la dynastie des Wei. Après soixante ans de lutte entre les trois prétendants à la domination de la « terre sous le

ciel », un quatrième larron, Sseu-ma Yen, Premier Ministre et fils de Premier Ministre des Wei, accomplit l'unification de l'Empire.

La tranche d'histoire racontée — presque un siècle de chaos, de guerres, de manœuvres diplomatiques et de retournements d'alliances, de massacres et de déportations de populations — coïncide peu ou prou avec la vie d'aucuns des principaux protagonistes. Vertu Cachée (Lieou Hsiuan-tö), la figure du prétendant bon et généreux, incarnation de la légitimité impériale, meurt au chapitre 85 quand le roman en compte cent vingt ! Son antithèse, le méchant et fourbe Ts'ao Ts'ao, l'a devancé de sept chapitres, alors que leur rivalité semble être le moteur de l'intrigue ! Et si son fils Ts'ao P'i, un autre lui-même, a tôt fait de le remplacer et de faire rebondir l'action, cela ne fait que mieux souligner le caractère interchangeable des personnages. Quant à Tchou-Ko Leang, le fameux Dragon Couché, alias Lumière de la Raison, dont l'intervention joue un rôle décisif dans le cours des événements, son absence pèse peut-être d'un poids plus lourd que sa présence. Apparu au chapitre 38, alors que l'action bat son plein, après une série de fausses entrées, il disparaît de la scène — certes, beaucoup plus tard que son maître, mais bien avant la fin de l'histoire (au chapitre 104). Tôt fauchés, les deux frères jurés de Vertu Cachée, les preux Tchang Fei et Kouan Yun-tch'ang, le cœur sur la main et la tête près du bonnet, sur lesquels s'ouvre le premier chapitre du roman par la célèbre scène du serment du Jardin des Pêchers, survivront dans leurs fringants rejets, donnant à la mort des héros quelque chose d'inessentiel, de dérisoire, comme si la plume de l'existence individuelle s'anéantissait dans le mont Tai-chan de l'histoire, comme si l'auteur, sous couvert de nous raconter des exploits héroïques, tenait à nous montrer que la fonction dans l'histoire et donc dans le récit vidait la personnalité de tout contenu.

Mais il importe de remarquer que cette division est une tripartition, les Trois Royaumes formant les trois pieds d'un tripode. Le chiffre trois est primordial : c'est le premier mot du titre, l'emblème sur lequel s'ouvre le roman. Il détermine la nature même de l'œuvre. À deux protagonistes nous aurions une épopée. Trois est la quantité nécessaire et suffisante pour que s'amorce le jeu subtil et compliqué de la diplomatie et des intrigues, transformant un simple antagonisme en un réseau enchevêtré de combinaisons. Dans le chiffre trois se love déjà toute la multiplicité du vécu ; un dicton n'affirme-t-il pas : « Trois hommes suffisent à faire une foule », en jouant sur une des graphies de ce dernier caractère. Ainsi l'époque de la tripartition a une valeur exemplaire : elle permet avec une économie de moyens maximale d'étudier, dans des conditions qui sont presque celles de l'expérimentation en laboratoire, les comportements politiques, sans les priver de la richesse que leur confère l'épreuve de l'histoire.

Il y a plus. L'image du tripode possède une dimension cosmique. Chacun des trois rivaux détient l'un des éléments de la triade dont est formé l'univers. À défaut de détenir la légitimité dans son unité, chacun des acteurs

en détient une des composantes qui constitue une modalité d'un pouvoir total. Mao Tsong-kang ne s'est pas fait faute de le relever dès les premières lignes de ses notes introductives au premier chapitre : « On raconte que les Wei (Ts'ao Ts'ao) ont obtenu des conjonctures célestes favorables, que les Wou reçurent en partage l'avantage de la situation territoriale et que les Chou n'eurent pour leur part que le bon droit et l'accord des esprits — la légitimité de la lignée humaine et dynastique. C'est ainsi qu'à l'aube de l'avènement des trois grands royaumes, les trois petits chefs rebelles qui en ont été les précurseurs prirent le nom du duc du ciel pour le Nord, de duc de la terre pour le Sud et de duc des hommes pour les régions montagneuses. » Ce qui est une paraphrase du discours tenu par Lumière de la Raison à Vertu Cachée lorsqu'il lui expose les grandes lignes de forces secrètes de l'histoire présente. La configuration géopolitique du tripode n'est que la concrétisation, dans une situation particulière, du grand jeu des forces cosmiques. Le tripode des trois royaumes se révèle être la translation d'un autre tripode métaphysique dans lequel l'homme forme le pivot et le centre du cosmos entre le ciel et la terre. À travers les hommes, ce sont les grandes lois impersonnelles de la nature qui sont à l'œuvre.

Cette tripartition n'implique pas une tripolarité mais une dualité, à l'instar de l'opposition et de la complémentarité du Yin et du Yang. En effet, le roman est traversé par l'antagonisme fondamental entre Ts'ao Ts'ao et Vertu Cachée. Le Wou assume le rôle, soit de spectateur, soit d'allié de l'un des deux États (à dire vrai, l'alliance entre le Wei et le Chou n'existe que comme virtualité, comme menace possible, mais n'est jamais réalisée en pratique). Et de fait on pourrait montrer que la composition de l'œuvre repose sur une structure binaire de scènes opposées mises en parallèle, en sorte que les triades qui prolifèrent dans le récit se réduisent à des modalités plus souples de deux termes affrontés (l'illustration concrète de la formule de Lao-tseu : « le Deux engendre le Trois, le Trois engendre les Dix Mille Êtres »).

Mais cette résonance métaphysique s'accompagne d'une épaisseur temporelle. Si le Roman des Trois Royaumes raconte la scission qui a suivi l'effondrement des Han, il laisse se dessiner en filigrane la trame d'un autre roman : celui de l'unification précédente qui en constitue l'avers. Le présent affecte la forme du passé, jouant une autre histoire, qui s'est déjà produite, mais inversée, comme dans un miroir ; le roman de la division englobe celui de l'unité ; toutes les figures ont un reflet. À la manière de ces étoffes de damas à double trame, il porte à l'envers un motif différent quoique produit par le même point. Il évoque ces tableaux où une image se cache dans l'image, où des contours enfouis surgissent de la ligne apparente des traits dès qu'on les examine attentivement, ou bien sitôt qu'on les considère sous un autre angle. Par le simple jeu de l'allusion et de la citation, chaque événement porte en lui une projection. Toutes les références historiques, massives, constantes, concernent en presque totalité la

fondation de l'Empire des Han par Kao-tsou, « le Grand Ancêtre ». Ces références devenues hantises, par lesquelles à chaque geste d'un protagoniste du présent se surimpose celui d'un devancier, créent l'illusion d'un roman caché dans le roman. Comme si les personnages revivaient un drame déjà vécu. Mais est-ce seulement comme si ? Dans une version antérieure du roman, dont on sait qu'il n'est qu'un remaniement — peut-être de Luo Kouan-tchong — d'une geste des Trois Royaumes élaborée au cours des âges, le récit proprement dit était précédé d'un prologue. Un lettré du nom de Sseu-ma Tchong-siang, qui vivait à la fin des Han, mécontent de son existence et de son temps, se substitue à Yama, le dieu des Enfers, et décrète l'empereur fondateur de la dynastie des Han coupable d'avoir, avec la complicité de sa femme, la redoutable impératrice Liu La Faisane, mis à mort injustement ses plus proches compagnons d'armes, Han Sin, P'eng Yue et Ying Pou. Et il rend le verdict suivant : Han Sin revivra sous l'avatar de Ts'ao Ts'ao, P'eng Yue sous celui de Lieou Pei et Ying se réincarnera en Souen K'iu'an, pour se partager l'Empire que leur bourreau avait eu tant de mal à unifier. Ils se vengeront ainsi de l'iniquité dont ils ont été victimes. L'empereur céleste approuve ce jugement et il récompense le magistrat en le faisant renaître sous l'identité de Si-ma Yi dont le fils réalise l'unité après avoir trahi ses maîtres, les Wei.

C'est là une légende très populaire, au moins dès les Yuan. Il en existe de nombreuses variantes ; l'une d'elles fut reprise au XVII^e siècle sous forme de conte isolé dans un des recueils de Fong Mong-long. Bien que le prologue ait été supprimé de l'actuel roman, le thème traverse tout le récit. L'histoire des Trois Royaumes apparaît comme le repentir, l'expiation de la dynastie précédente. Elle en manifeste les tares secrètes, en dévoile les tendances latentes. La tripartition était en effet inscrite comme potentialité dans le devenir dynastique. Mao Tsong-kang relève à juste titre dans sa préface : « Jadis K'ouai T'ong avait exposé à Han Sin la théorie du tripode... Avec ses signes révélateurs mais vains, le démembrement tripartite s'annonça dès l'avènement de la dynastie des Han pour ne devenir effectif qu'à l'époque de sa décadence. »

K'ouai T'ong avait cherché à persuader le meilleur général des Han de fonder au Chan-tong, dont il venait de s'emparer, un royaume indépendant et de s'assurer ainsi un rôle d'arbitre dans le conflit qui opposait son suzerain à Siang Yu, son principal rival. Han Sin refusa par fidélité. Mal lui en prit. Soupçonné par le fondateur des Han, jaloux de sa popularité, de nourrir ses projets de sédition, il fut condamné à mort et tout son clan massacré.

Si l'unité contenait la partition comme alternative possible quoique non réalisée, la partition se donne à la fois comme l'actualisation d'un des cheminements refoulé de l'histoire et comme la version avortée de l'unification. Les potentialités de l'histoire ne sont jamais perdues parce que le présent réédite le passé à sa manière ; il est gros d'un passé inaccompli,

lequel est en retour le miroir de l'avenir dans ses linéaments occultes. L'unité contient la partition de même que cette dernière englobe l'unification. Ce que décrit un moment particulier du temps n'est rien d'autre que chacun des cycles et leur alternance. L'histoire des Trois Royaumes ne constitue pas seulement une fondation manquée ; elle est le drame de toute fondation, de toute revendication à la possession de « la terre sous le ciel ». Le roman historique débouche sur une fable politique.

Histoire faite roman, roman à arrière-fond politico-métaphysique, les Trois Royaumes sont aussi et surtout un roman. L'intrigue se noue à travers des personnages qui animent des événements tissés par la trame de leurs relations. Le mouvement de l'histoire se manifeste dans les liens changeants et multiples qui opposent des individus associés par triade ou par couple. En ce sens, il n'y a pas une ou des figures principales autour desquelles s'organise l'action, mais des constellations qui évoluent dans différentes strates, à différents niveaux du récit.

La première de ces constellations est naturellement formée par les trois fondateurs des royaumes, constellation dominée par l'antagonisme des deux princes de Wei et de Chou, Vertu Cachée et Ts'ao Ts'ao. Il s'agit moins d'un conflit de pouvoirs et d'intérêts — n'oublions pas que les deux hommes ont été alliés et amis — que d'une opposition entre deux caractères et deux modes d'action. Le troisième des chefs d'État, Souen K'iu'an, est le plus effacé ; c'est aussi le plus ambigu. À mi-chemin entre Ts'ao Ts'ao et Lieou Pei, il joue essentiellement un rôle d'arbitre.

Dans ce groupe, Ts'ao Ts'ao (relayé parfois par Souen K'iu'an) doit en principe servir de faire-valoir à Vertu Cachée, son machiavélisme soulignant les qualités confucéennes de générosité et de désintéressement de son adversaire. Toutefois, en réalité, c'est l'inverse qui se produit : dans cette triade qui se déploie sur l'axe politique, la figure de Ts'ao Ts'ao éclipse toutes les autres, parce qu'il est l'incarnation de l'homme d'État. Les scrupules de Lieou Pei font ressortir sa détermination. Retors, impitoyable, rusé, le fondateur des Wei ne vit que pour et dans la politique et les intrigues. Les considérations morales n'existent pas pour lui ; Ts'ao Ts'ao ne connaît que l'opportunité du moment, lui qui avoue tout uniment : « Je préfère que ce soit moi qui commette une injustice à l'encontre de tout l'univers plutôt que de laisser tout l'univers commettre une seule injustice contre moi », alors qu'il vient de massacrer par une tragique méprise celui qui ne pensait qu'à lui venir en aide. Ce cynisme est la contrepartie nécessaire de son habileté politique. Sachant que pour réussir il faut être vil et bas, il n'a nul scrupule à se conformer à cette maxime. Ce qui chez tout autre passerait pour un geste de désintéressement est toujours chez lui dicté par le calcul, à tel point qu'il semble parfois que le machiavélisme sert d'alibi à ses mouvements de générosité !

Toutefois, il n'est ni un monstre ni un tyran (replacé dans la tradition politique chinoise), même s'il est perçu négativement par rapport à Vertu

Cachée dont tous les actes sont dictés par la bonté. C'est un grand homme et il peut prétendre légitimement à l'Empire — prétention dont le bien-fondé est sanctionné par sa réussite concrète. Sa valeur se révèle face à des monstres sanguinaires tels que Tong Tchouo, puisqu'il sait mettre, contrairement à eux, des freins à ses appétits, ne serait-ce que parce qu'il est assez intelligent pour savoir qu'un semblant de magnanimité paie.

Parallèlement à cette trinité et en constituant comme l'antithèse sur le plan des rapports humains, le trio des frères jurés, Tchang Fei, Kouan Yun-tch'ang et Vertu Cachée, nous introduit dans l'univers épique qui est l'une des dimensions essentielles du roman. Car si les Trois Royaumes sont le récit d'une rivalité politique, ils sont tout autant l'histoire d'une amitié héroïque, et c'est cet aspect qui fait vibrer le public populaire. Cette indéfectible fidélité fournit le contrepoint aux intrigues et aux trahisons qui ponctuent les cent vingt épisodes. Les liens scellés par le serment du Jardin des Pêcheurs sont aussi solides et impérissables que les alliances entre princes sont éphémères et versatiles. Autour de Lieou Pei et de ses deux preux se cristallisent les valeurs héroïques diffuses dans le roman et secrétées par l'univers de la guerre. Le caractère épique de l'œuvre transparaît dans les qualités de chacun des compagnons : la loyauté de Kouan Yun-tch'ang, la vaillance de Tchang Fei, la générosité de Vertu Cachée ; mais il se manifeste aussi dans les exploits des héros qui leur confèrent la stature de surhommes. Tchang Fei met en déroute une armée d'un million d'hommes en poussant son cri de guerre ; Kouan Yun-tch'ang franchit sept défilés puissamment défendus pour retrouver son frère aîné. Tchao Yun défait plusieurs régiments pour ramener à son suzerain son fils indemne. Et qu'ils appartiennent à votre camp ou à celui des ennemis, on chante de la même façon la grandeur et la vaillance des capitaines morts au combat.

Pourtant, les Trois Royaumes ne sont pas l'Iliade. L'univers héroïque y est entouré, assiégé, circonscrit par un monde qui en est la négation : celui de la stratégie et des stratagèmes, et cependant il est tout comme lui enfanté par la même mère, la guerre. Il suffit pour s'en convaincre de mettre en parallèle le caractère des combats, chez Homère et chez Louo Kouan-tch'ong. Dans le premier cas, nous avons une guerre qui se mène toujours de jour dans des affrontements ouverts, livrés par deux armées face à face ; la fureur guerrière qui anime l'un des guerriers permet à son camp d'emporter la décision. La guerre des Trois Royaumes est une guerre « sale », les batailles se livrent souvent la nuit, les ruses, les traquenards, les attaques par surprise sont monnaie courante. L'embuscade est la tactique reine. Les armes auxquelles on a recours peuvent être l'inondation comme l'incendie. La victoire s'y remporte non dans des mêlées franches, mais par des mouvements qui visent à couper de leurs arrières des troupes comportant des centaines de milliers d'hommes. L'intendance y a plus d'importance que la bravoure. L'espion, dans cette lutte qui est déjà moderne, est une des pièces maîtresses du dispositif militaire. C'est lui qui

gagne les guerres. C'est ainsi que la bataille de la falaise rouge remportée par l'officier de Souen K'iu'an, Tcheou Yu, fut avant tout une compétition entre espions et agents doubles, où l'intoxication joua un rôle déterminant. Le combat singulier précédé de ses invectives n'est plus qu'un moment du combat ; il prend valeur de symbole. Il est la part concédée par le récit au ménos qui règne encore partiellement sur les champs de bataille, transposition sous forme épique de la rage de tuer.

Partout ailleurs s'affirme la supériorité du lettré, du stratège sur le guerrier.

Nul personnage n'incarne mieux ces valeurs, qui sont à l'opposé des valeurs épiques, que le personnage de Tchou-ko Leang (ou si l'on préfère Dragon Couché). D'une certaine façon, c'est lui le véritable héros du livre — s'il faut y trouver un héros. L'intervention du génial stratège marque un tournant dans le récit ; d'une part, il légitime toutes les actions antérieures de Vertu Cachée, son errance, ses errements, voire ses compromissions. Une fois que le descendant des Han s'est assuré les services de ce conseiller à la capacité de prévision phénoménale, il passera du statut de chef de bande à la recherche d'une base territoriale et d'un protecteur à celui de détenteur de la légitimité. D'autre part, le roman bascule définitivement dans l'univers des supputations matoises. La lutte pour le pouvoir devient lutte de stratégies à long terme.

C'est là la troisième dimension du livre. L'intrigue s'identifie au déroulement d'une série de parties de go. Tout n'est plus que mouvements ingénieux de pièces d'échecs. Dans un cadre qui s'épure des notations concrètes, la trame se confond avec l'évolution des pièces en cours de partie. Mais la stratégie n'est pas un pur jeu de l'intelligence ; elle tient compte aussi des sentiments et des réactions émotives de l'adversaire. Le stratège sait lire dans les gestes les plus infimes de son adversaire, non le fond de son cœur mais son devenir. Il y a du Machiavel, certes, chez ces profonds politiques, mais aussi du Sherlock Holmes.

Mais si Dragon Couché est le héros du livre, c'est parce qu'il forme couple avec son prince, Vertu Cachée. Ils constituent comme les deux faces du gouvernement saint : le souverain vertueux et son conseiller avisé. Cette paire se retrouve dans tous les textes politiques évoquant l'utopie de l'admiration des anciens rois civilisateurs, comme dans presque tous les romans d'aventures. On pense à la figure de Song Kiang et à certains de ses généraux, Kong-souen Cheng, Lou Kiun-yi dans *Au Bord de l'Eau*, ou encore au singe et au moine bouddhiste Hsiuan-tsang. Tandis que le Maître est effacé et ne prend aucune initiative, se contentant de laisser agir ses subordonnés, hommes capables et talentueux dont il a su s'entourer, le ministre gouverne et dresse des plans. On sait que le non-agir est l'apanage du Prince, tant chez les taoïstes que chez les confucéens. La Vertu du chef vient tempérer l'efficacité du ministre. Le cynisme et le pragmatisme du politique s'habillent du discours lénifiant du confucéen. C'est ainsi que

Vertu Cachée est vertueux — sans être hypocrite — tout en se montrant redoutablement efficace grâce à l'action énergique de son conseiller. Il peut ainsi faire ce que fait Ts'ao Ts'ao sans se salir, sans recevoir d'éclaboussures, étant toujours de bonne foi. Réciproquement n'étant pas le prince mais son serviteur, le génial conseiller peut réprimer avec la plus froide cruauté sans être taxé de dureté ; n'agit-il pas pour l'État et son prince et non pour lui-même ? Ses forfaits sont l'expression de son dévouement et non de son ambition. Le couple Vertu Cachée-Lumière de la Raison (les noms sont significatifs) fait ressortir la position fausse de Ts'ao Ts'ao. Celui-ci forme avec le tandem du Prince et de son conseiller à la fois un trio et un couple d'opposés, puisqu'il cumule, en contradiction avec toutes les règles de la politique, deux fonctions qui doivent toujours être distinctes. Il réunit dans un seul personnage les deux figures de Vertu Cachée et de Dragon Couché. Mais au lieu de le grandir, ce cumul l'anéantit. Il est inférieur à la fois à Lumière de la Raison comme stratège et à Vertu Cachée comme monarque. Mettant son intelligence au service de ses propres ambitions, tous ses actes, même les plus vertueux, s'attachent de calcul. Les Trois Royaumes fournissent matière à une réflexion sur le pouvoir, dont les conclusions seraient à l'opposé des présupposés moraux affichés. L'héroïsme et la bonté sont toujours subordonnés à l'opportunité politique.

Le pessimisme qui se dégage de l'analyse politique rejaillit sur la destinée des héros. Tous connaissent une fin sinistre. On ne s'en étonne pas pour Ts'ao Ts'ao : taraudé par de furieux maux de tête (qui évoquent une autre figure célèbre de l'histoire !), il est emporté par une tumeur cérébrale, ayant refusé les services d'un médecin qui proposait de lui fendre le crâne pour en extraire la partie atteinte — il le soupçonnait d'être un agent ennemi. Kouan Yun-tch'ang, capturé après avoir essuyé une sanglante défaite, a la tête tranchée. Tchang Fei est assassiné par son ordonnance qu'il avait fait fouetter à sang dans un de ses moments d'ivresse. Le cœur rongé par l'insatisfaction, les entrailles nouées par l'angoisse des veillées d'armes, l'esprit agité de stratagèmes et de supputations sur un devenir qui les prend toujours de court, la plupart des stratèges et des chefs rendent l'âme en crachant des pintes de sang épais et noir par la bouche et les naseaux ; le cancer de la politique leur corrode jusqu'à la moelle des os.

N'est-elle pas exemplaire la mort de Lumière de la Raison, lui qui semble planer sur les hommes comme le phénix ? La substance minée par le souci de savoir le successeur de Vertu Cachée un homme faible et soupçonneux, il est achevé par la maladresse d'un de ses officiers, lequel met les pieds dans le plat (au sens littéral) où brûlait la bougie de son existence ! Maladresse qui fait figure d'acte manqué : l'homme lui vouait au fond de son cœur une haine mortelle.

Réunissant les matériaux les plus divers accumulés au cours d'une lente sédimentation, depuis les Histoires dynastiques des Trois Royaumes (San kouo tche) en passant par les recueils d'anecdotes sur les personnages

célèbres de la fin des Han, tels les Nouveaux Propos sur les causeries sociales (Che-chouo Sin-yu) en passant par les innombrables ballades mettant en scène les différents héros de ces temps troublés, le Roman des Trois Royaumes est une œuvre touffue, prolixe, exubérante.

Si certaines scènes paraissent répétitives, si les batailles lassent, si parfois l'action piétine, toujours une scène admirable, un trait fulgurant ranime l'intérêt et relance l'intrigue. On ne peut parler du roman sans évoquer, ne serait-ce qu'en ne faisant que l'effleurer, la matière mythique. Les événements historiques baignent dans une atmosphère magique, avec le poids de la divination, les signes prémonitoires, l'exaltation des ermites taoïstes, et aussi ses êtres fabuleux et ses thèmes légendaires. On pense à ces extraordinaires chapitres sur la pacification du Sseu-tch'ouan par Lumière de la Raison. La lutte qu'il mène contre les tribus barbares, dont le mode de vie et l'aspect les rapprochent plus d'animaux fantastiques que d'êtres humains, évoque une descente initiatique au cœur de la sauvagerie ; le roman devient allégorie.

Mais je n'abuserai pas davantage de la patience du lecteur. La lecture du texte lui-même n'est-elle pas encore le meilleur moyen d'assouvir sa curiosité ? Aussi, pour reprendre la formule consacrée des conteurs de la Chine, s'il veut connaître la suite des événements qu'il lise les prochains chapitres !

Jean LÉVI.

CHAPITRE PREMIER

*Trois valeureux héros nouent amitié jurée
et festoient au Jardin des Pêcheurs.
Ces trois héros, pour premier exploit,
décapitent les Turbans Jaunes rebelles.*

Parlons maintenant de la situation générale du monde. Ce qui fut longtemps divisé doit assurément, un jour, retrouver son unité. Et ce qui, longtemps, fut uni, doit un jour, fatalement, se diviser à nouveau.

À la fin des Tcheou, l'Empire, livré aux discordes, se scinda en sept Royaumes que l'on appelle Combattants. Les Ts'in les ramenèrent ensuite à l'unité. Mais, après la dynastie des Ts'in, vint une nouvelle époque de rivalité, entre les Tch'ou et les Han ¹. Avec les Han, on revint encore à l'unité.

La dynastie des Han débuta avec l'empereur Kao-tsou lorsque après avoir décapité le Serpent Blanc ² il eut levé l'étendard de l'ordre public et réalisé à nouveau l'unité.

Plus tard, une seconde restauration des Han s'effectua grâce à l'empereur Kouang Wou, et le trône se transmet, de génération en génération, jusqu'à l'empereur Hsien-ti. Puis vient la nouvelle division en Trois Royaumes.

Or, si nous remontons aux origines des troubles de cette époque, nous voyons que ce fut sous le règne des deux empereurs Houan et Ling ³ que les choses se gâtèrent. Houan-ti avait en effet barré aux honnêtes gens l'accès aux charges pour réserver ces honneurs aux Eunuques du Palais, en qui il avait placé sa confiance. Lorsque Houan-ti mourut et que Ling-ti fut à son tour monté sur le trône, cet Empereur essaya d'abord de s'appuyer sur deux ministres, le Grand Maréchal Teou Wou et le Grand Précepteur Tch'en Fan ⁴.

À cette époque, le groupe des Eunuques de la Cour, sous la direction de l'eunuque Ts'ao Tsie, exerçait une véritable tyrannie. Teou Wou et Tch'en Fan manœuvrèrent pour les perdre. Mais ils ne surent pas garder suffisamment le secret et périrent eux-mêmes, victimes de

leur propre machination. Après ce succès, le pouvoir des Eunuques ne connut plus de frein.

Or il arriva que, le jour de la pleine lune du quatrième mois de la seconde année de règne *kien-ning*⁵, alors que l'Empereur se rendait à l'audience au Palais Wen-tö, et au moment où il allait s'asseoir sur le trône, un tourbillon de vent furieux s'éleva à la corne du Palais. On n'eut que le temps d'apercevoir un long serpent vert qui, rampant le long d'une poutre de la toiture, vint s'abattre et s'enrouler autour du fauteuil impérial. Épouvanté, l'Empereur tomba à la renverse, tandis que son entourage s'empressait à le ranimer et le reconduisait à ses appartements privés. Tous les mandarins présents se hâtèrent de prendre la fuite. Un instant après, le serpent avait disparu. Brusquement cependant, de grands coups de tonnerre retentirent, tandis qu'un orage d'une rare violence, accompagné de pluie et de grêle, se déchaînait. Des torrents d'eau tombèrent jusqu'à minuit, après quoi tout cessa, mais en laissant des ruines sans nombre ; des multitudes d'habitations furent détruites hélas, définitivement.

Deux ans plus tard, au cours du deuxième mois de la quatrième année *kien-ning* (171 apr. J.-C.), la terre se mit à trembler à Lo-yang⁶. Un raz de marée formidable ravagea les côtes. Tous les riverains se trouvèrent emportés par des lames de fond vertigineuses. Ce n'est pas tout. La première année de règne *kouang-houo*⁷ fut marquée par des changements de sexe de coqs en poules. À la nouvelle lune du sixième mois, une vapeur noire de plus de cent pieds de long pénétra en volant dans le Palais Wen-tö. À la septième lune d'automne, un arc-en-ciel se dressa au-dessus du Palais de Jade Yu-t'ang. Le flanc de la montagne Wou-yuan⁸ s'écroula tout entier d'un coup, et ces prodiges n'étaient pas isolés, mais constituaient bel et bien toute une série de mauvais présages. L'Empereur fit paraître un Édît, ordonnant aux mandarins d'essayer de pénétrer la cause de ces calamités. Le censeur de la Cour Ts'ai Yong adressa à l'Empereur un mémoire, dans lequel il établissait que la cause de l'arc-en-ciel descendu sur le Palais, et les changements de sexe des coqs avaient un rapport certain avec l'intervention excessive des Eunuques du Sérail dans les affaires du gouvernement ; et les termes de ce mémoire avaient un caractère de si profonde vérité, qu'à sa lecture, l'Empereur ne put retenir un soupir. Ce que remarqua aussitôt le chef des Eunuques Ts'ao Tsie, qui assistait à cette lecture. Tandis que l'Empereur se levait pour aller à la garde-robe, Ts'ao Tsie se précipita et parvint à jeter un coup d'œil à la dérobée sur le rapport, des conclusions duquel il informa rapidement ses acolytes.

On prétextait alors différentes affaires pour inculper Yong, et obtenir sa rélégalion en exil. Le malheureux se trouva finalement contraint de se retirer dans son village natal.

Après quoi, les dix Eunuques dont nous donnons les noms ci-après : Tchang Jang, Tchao Tchong, Fong Siu, Touan Kouei, Ts'ao Tie lui-même, Heou Lan, Kien Che, Tch'eng Kouang, Hsia Houei et Kouo Cheng formèrent un parti de conjurés, mais véritablement ce fut une conjuration pour le mal. Aussi, depuis, sont-ils généralement désignés du nom générique des « Dix Serviteurs Ordinaires »⁹. L'Empereur, en particulier, avait accordé toute sa confiance à l'un d'eux, Tchang Jang, qu'il considérait presque à l'égal d'un véritable père. À la Cour, le gouvernement tomba dans une décadence plus grave de jour en jour, à tel point que dans tout l'Empire, les gens cachaient au fond du cœur la tentation de plus en plus irrésistible de la guerre civile. De tous côtés, partis de pirates et bandes de brigands se levaient comme des vols de frelons¹⁰.

En ce temps-là, dans le district de Kiu-lou, vivaient trois frères : le premier s'appelait Tchang Kio, le second Tchang Pao et le dernier Tchang Leang. De ses origines, nous savons seulement que ce Tchang Kio était un lettré refusé aux examens. Or, un jour qu'il était allé cueillir des simples dans la montagne, il rencontra sur son chemin un vieillard, aux yeux d'un vert foncé, au visage juvénile, et tenant à la main un bâton en bois de *li*¹¹. Ce dernier invita Kio à le suivre dans la grotte qui lui servait de retraite, et là, prenant les trois volumes du *Livre du Ciel*, il les lui donna en disant :

— Ces livres s'appellent : « Moyens essentiels pour instaurer la Grande Paix du Monde ». Avec leur aide, vous pouvez remplir le Mandat céleste¹² et répandre la Bonne Parole. Vous pourrez transformer l'Empire et apporter aux humains le Salut Universel. Mais si de mauvais desseins devaient germer dans votre cœur, et que vous abusiez de votre puissance, n'en doutez pas, vous seriez châtié à proportion de la gravité de vos actes.

Kio, s'étant prosterné profondément, s'enquit du nom du vieillard. Celui-ci répondit :

— Je suis le Vieil Immortel du Pays de Gloire du Sud, et aussitôt après avoir proféré ces paroles, il se transforma en un souffle de vent léger et disparut.

Dès que Kio eut ces livres en sa possession, de l'aube à la nuit, il se mit à la tâche, et les étudia avec acharnement. Bientôt, il se trouva capable de convoquer les vents et de commander à la pluie. Aussi le désignait-on sous le titre de « Maître de la Voie de la Grande Paix ».

Justement, le premier mois de l'année d'ouverture de règne, une épidémie de choléra se répandit à travers le pays. Kio distribua des amulettes et des eaux de charme, et il guérit des foules de gens de cette maladie. Aussi, lui-même s'était-il donné le nom de « Bon Maître de la Grande Sapience ». Ainsi Kio s'attira-t-il plus de cinq cents disciples. Ils se répandirent comme des nuées, errant à travers le pays,

distribuant des formules magiques et récitant des invocations aux esprits. Ensuite de quoi le nombre de leurs disciples s'accrut de plus en plus. Kio entreprit alors de les organiser en trente-six sections dont la plus grande comptait plus de dix mille hommes, et les plus petites de six mille à sept mille. Chacune avait à sa tête son Grand Général, désigné à la manière d'un chef d'armée. C'est alors que fut inventée cette fiction de la destruction prochaine des Cieux Azurés, et de leur remplacement par un Ciel Jaune. En outre, ces bandes allaient déclarant que cette année, avènement d'un Nouveau Cycle, *kia tseu*, devait être l'année d'un grand bonheur nouveau. Ordre était donné aux gens de prendre un morceau de craie blanche et de tracer les deux caractères du nouveau cycle sur la porte principale de leurs maisons. Ainsi, dans les huit provinces de Ts'ing, Yeou, Siu, Ki, King, Yang, Yen et Yu, les habitants, dans toutes les familles, révéraient, adoraient le nom de Tchang Kio, le Bon Maître de la Grande Sapience.

Kio, alors, envoya en messenger son partisan Ma Yuan-yi, chargé d'offrir en secret des présents d'or et des rouleaux de soie à l'eunuque de la Cour Fong Siu pour se ménager une intelligence au Palais. Puis Kio, délibérant avec ses deux frères, leur déclara :

— Quand on a de l'ambition, la plus grande difficulté est généralement d'obtenir la confiance du peuple. Or, à présent, le peuple est entièrement de cœur avec nous. Si nous ne profitons pas d'une aussi belle occasion de nous emparer de l'Empire, en vérité, ce serait nous préparer des regrets infinis.

Et, tout aussitôt, ils entreprirent de faire confectionner secrètement des Bannières jaunes, et fixèrent la date du commencement des opérations. Par ailleurs, ils expédièrent un de leurs sectateurs, nommé T'ang Tcheou, porter d'urgence un message à Fong Siu. Mais T'ang Tcheou se rendit tout droit à la Salle des Audiences Impériales, et avertit l'Empereur de la conspiration. Ce dernier convoqua le généralissime Ho Tsin, et le chargea d'arrêter Ma Yuan-yi et de le faire périr. Ensuite furent appréhendés Fong Siu et les autres Eunuques qui avaient trempé dans l'affaire, et on les jeta en prison.

Tchang Kio, sur le rapport de ces événements, connut que ses projets étaient découverts. Il pressa le soulèvement, et brandit dès lors ouvertement l'étendard de la révolte. Lui-même se conféra le titre de Duc du Ciel ; Tchang Pao reçut celui de Duc de la Terre, et Tchang Leang de Duc des Hommes.

Puis Kio fit à la foule la déclaration suivante :

— Aujourd'hui, la destinée des Han touche à son terme. Le Grand Saint est apparu. À tous, il convient d'obéir à la volonté du Ciel et de suivre la voie droite ; c'est seulement ainsi que les peuples goûteront la Grande Paix qui leur a été annoncée.

C'est pourquoi, docile à l'injonction, la multitude venue de tous les points de l'horizon s'entoura la tête du turban jaune. Le nombre des révoltés, dans les rangs de Tchang Kio, atteignait bien quatre à cinq cent mille : leur puissance était donc immense. Ce que voyant, les troupes impériales, qui flairaient le danger, préférèrent disparaître. Le général Ho Tsin adressa un rapport alarmant à l'Empereur, concluant à la publication immédiate d'un Édît ordonnant à tous les districts d'avoir à se préparer à la résistance et au châtimement des rebelles.

D'autre part, il partagea entre les généraux Lou Tche, Houang-fou Song et Tchou Tsiuan, les quelques troupes d'élite dont il disposait et leur enjoignit de former trois colonnes d'attaque contre les rebelles.

Repassons maintenant à l'armée de Tchang Kio. Au début, il avait prononcé une attaque sur les confins de la province de Yeou-tcheou. Le préfet, haut gouverneur de Yeou-tcheou, était un homme d'une importante famille de la région de King-ling, province du Kiang-hsia, nommé Lieou Yen. Il était donc apparenté à la famille impériale des Han, par son aïeul le prince Kong de la principauté de Lou.

À l'heure où il apprit que l'armée rebelle était sur le point d'arriver, il convoqua le commandant de la garnison, nommé Tcheou Tsing, pour établir avec lui un plan de détresse. Tcheou Tsing dit :

— L'armée des rebelles est composée d'une nombreuse multitude, alors que la nôtre n'est qu'en petit nombre. Votre Excellence, mon avis est que nous devrions en toute hâte faire appel à des volontaires pour équilibrer nos chances devant l'ennemi.

Yen approuva ces paroles, et prit aussitôt la décision de faire afficher un appel à l'enrôlement volontaire de la population. Or, il arriva que l'une de ces affiches, étant parvenue jusqu'à la sous-préfecture de Tchouo, y provoqua l'entrée en scène de l'un de nos futurs héros. Cet homme, en effet, n'était pas de ceux qui se confinent uniquement dans les livres. D'un naturel calme et généreux, il ne prononçait guère de paroles superflues. Joie ou colère, pas une ombre de ses émotions ne paraissait sur son visage. Mais il nourrissait les plus nobles ambitions. Il aimait par-dessus tout à conquérir l'amitié des gens de valeur. La nature l'avait doté d'une taille gigantesque, au moins huit pieds de haut¹³. Les lobes de ses oreilles pendaient jusqu'aux épaules, ses deux mains dépassaient les genoux, ses yeux proéminents étaient capables d'apercevoir ses propres oreilles¹⁴ et son visage resplendissait d'une lueur d'intelligence plus éclatante que les pierres précieuses qui ornaient son bonnet ; ses lèvres, enfin, étaient aussi rouges que s'il les avait teintes de fard. C'était un descendant de Lieou Cheng, prince Tsing de Tchong-chan, l'arrière-arrière-petit-fils de l'empereur King-ti des Han. Son nom de famille était donc Lieou, son nom personnel Pi, son surnom familial Hsiuan-tö. Jadis, Lieou Tchong, le fils de Lieou Cheng, avait été marquis du fief de Tchouo, à l'époque de

l'empereur Wou des Han. Mais, à la suite d'une faute grave commise à propos de l'argent des libations aux Esprits ¹⁵, il avait été dépouillé de son apanage de Marquis. En raison de cette déchéance, il avait disparu, laissant néanmoins une branche de sa famille dans le district de Tchouo. Hsiuan-tö avait pour grand-père Lieou Hsiong et pour père Lieou Hong.

Or, déjà Hong s'était élevé au grade de lettré du second rang, et avait même exercé des fonctions mandarinales. Mais, étant mort de bonne heure, son fils Hsiuan-tö s'était trouvé orphelin de père dès le jeune âge. Sa piété filiale envers sa mère fut totale. Pourtant, la famille vivait dans une extrême pauvreté. Le garçon dut se faire un gagne-pain du commerce des nattes et des sandales de paille qu'il avait appris à tresser lui-même. La maison familiale se trouvait sise au hameau de Leou-sang (Le Mûrier haut comme une tour), hameau proche du chef-lieu de la sous-préfecture. Ce nom venait de ce que, à l'angle sud-est de la maison familiale, avait poussé en effet un immense mûrier dont la hauteur dépassait facilement cinquante pieds. Du plus loin qu'on l'apercevait, son dôme de feuillage luxuriant évoquait le dais de cérémonie d'un char de dignitaire. C'est pourquoi un physiognomoniste avait prédit qu'un jour, sortirait sans nul doute de cette maison une personnalité de grande valeur.

Or, à l'époque de la jeunesse de Hsiuan-tö, alors que ce dernier jouait au pied de l'arbre avec d'autres gamins du village, il s'écria tout à coup : « C'est moi qui vais faire le Fils du Ciel ! C'est moi qui dois grimper sur le char de dignitaire ! », de sorte que son oncle, le jeune frère de son père, Lieou Yuan-k'i, en entendant ces surprenantes paroles, déclara : « Ce garçon ne sera certainement pas un être ordinaire ! » et, à cause de cela, on le vit souvent venir en aide à la pauvreté de Hsiuan-tö.

Lorsque le jeune homme eut atteint sa quinzième année, sa mère le fit voyager pour parfaire son instruction. Pendant un certain temps, il alla servir les maîtres Tcheng Hsiuan et Lou Tche. Là, il fut le condisciple et l'ami de Kong-souen Tsan et autres...

Donc, à l'époque où le préfet Lieou Yen fit afficher les placards dont nous avons parlé, pour appeler des volontaires à l'armée, Hsiuan-tö venait juste d'achever sa vingt-huitième année. Le jour où il lut le texte de l'affiche, il se sentit soulevé d'émotion patriotique et soupira longuement de compassion. C'est alors que, venant de derrière lui, la voix rauque et puissante d'un inconnu parvint à ses oreilles :

— Un jeune homme de famille noble ! et qui n'utilise pas ses forces à servir son Pays ! À quoi bon, dès lors, de tels soupirs ? s'indignait la voix.

Hsiuan-tö se retourna et examina son interlocuteur. Une stature de huit pieds, la tête d'un léopard, l'œil arrondi, un menton d'hirondelle

et des moustaches de tigre. La voix roulante comme un grondement de tonnerre donnait l'impression d'un cheval emporté. Hsüan-tö vit bien qu'une telle figure sortait manifestement du commun. Il demanda à l'inconnu quels étaient ses nom et prénom. L'homme gronda :

— Mon nom de famille est Tchang, mon nom personnel est Fei, et mon surnom Yi-tö. Depuis maintes générations, ma famille habite le district de Tchouo. Nous y possédons des terres formant un assez grand domaine rural. Nous vendons en outre de l'alcool, du riz et des salaisons de porc. Mais, par-dessus tout, j'aime à lier connaissance avec des hommes de valeur. Je suis arrivé par hasard juste au moment, Monsieur, où vous soupiriez après avoir examiné l'affiche. C'est pour-quoi je vous ai posé cette question.

Hsüan-tö, de son côté, déclara :

— Je suis un rejeton de la famille impériale. Mon nom est, en effet, celui des Lieou, et mon nom personnel est Pi. En un jour comme celui-ci, où j'entends parler des désordres causés par les Turbans Jaunes, je me sens pris du violent désir de mater ces rebelles et de rendre la paix au peuple. Mais je n'en regrette que davantage de manquer à un tel point des moyens nécessaires. Et c'est pourquoi vous m'avez entendu pousser ce long soupir.

Mais Fei repartit :

— Personnellement, je ne suis pas sans disposer de quelques moyens ; si nous entreprenions de faire une levée parmi les garçons les plus braves du village, vous et moi réunis, Monsieur, pourrions établir quelques projets. Que pensez-vous de cela ?

Hsüan-tö, à ces paroles, se sentit envahi par la joie. Alors, tous deux se dirigèrent vers l'auberge du village pour vider un pot ensemble. Juste comme ils s'étaient attablés à boire, ils aperçurent un grand gaillard qui poussait une voiture à bras, et qui s'arrêta sur le seuil de l'auberge. Il y entra et s'assit dans l'intention de se reposer un peu. Puis, à haute voix, il réclama à boire, non sans ajouter qu'il comptait ensuite se rendre à la ville pour s'enrôler dans l'armée. Hsüan-tö l'examina. C'était un homme de neuf pieds de haut, sa barbe était longue de deux pieds. Sur son large visage s'épanouissait un teint rubicond, sa forme rappelait celle d'un double jujube et ses lèvres luisaient de l'éclat vermillon de la santé. Avec des yeux brillants comme les escarboucles d'un phénix mâle, et de larges sourcils analogues à deux vers à soie formant barre au-dessus, il étalait, en somme, une magnifique apparence extérieure, un air de majesté de nature à inspirer un sentiment de crainte respectueuse. Hsüan-tö, tout de suite, alla à sa rencontre et l'invita à prendre place auprès d'eux. Puis il l'interrogea civilement sur son identité et l'homme répondit :

— Mon nom de famille est Kouan, et mon nom personnel Yu. On me surnomme habituellement Cheou-tch'ang, mais ce surnom s'est

trouvé changé par la suite en celui de Yun-tch'ang¹⁶. Je suis originaire de la région de Kiai-leang dans le Ho-tong. Cependant, pour n'avoir pu endurer les exactions d'un tyranneau local, qui profitait de son pouvoir et opprimait les gens, et que j'ai fait périr, j'ai dû pour échapper aux poursuites me lancer à l'aventure, si bien que j'erre depuis six ans de-ci de-là, parmi les fleuves et les lacs. Il se trouve que je viens d'entendre parler par ici d'une levée de volontaires pour détruire les rebelles, et je suis venu tout exprès pour m'enrôler.

Hsüan-tö alors lui exposa ses propres desseins. La joie de Yun-tch'ang fut grande. Ensemble, ils se dirigèrent vers le domaine agricole de Tchang Fei, afin de mieux examiner leur grand projet. Fei déclara :

— Derrière la ferme, il y a un jardin de pêcheurs. En ce moment, c'est justement la pleine floraison. Je propose que demain, nous allions dans ce jardin faire un sacrifice solennel pour prendre à témoin de nos intentions le Ciel et la Terre. Jurons-nous tous les trois une amitié fraternelle. Que nos cœurs soient unis pour mieux unir nos forces. Alors seulement, nous pourrons nous atteler à la tâche importante qui nous attend.

Ayant dit, Hsüan-tö et Yun-tch'ang se rendirent dans le jardin préparer les différentes sortes d'offrandes nécessaires, entre autres un buffle noir et un cheval blanc. Puis les trois hommes brûlèrent de l'encens, se prosternèrent à plusieurs reprises, et firent un serment solennel en ces termes :

— Nous, Lieou Pi, Kouan Yu et Tchang Fei, estimons que, bien que nés de familles différentes, puisque nous nous jurons amitié fraternelle, nos cœurs doivent demeurer unis aussi bien que nous promettons d'unir nos forces. Nous sauverons le peuple réduit à la plus extrême misère ; nous lui porterons secours dans le mortel danger qui le guette. À l'égard d'En Haut, nous remplirons ainsi notre devoir vis-à-vis de l'État ; à l'égard d'En Bas, nous sauverons la multitude du désordre et nous lui procurerons la paix. Si nous n'avons pas eu le bonheur d'être nés le même jour, la même lune de la même année, du moins affirmons-nous notre désir présent de mourir ensemble, le même mois et le même jour. Que l'Auguste Ciel et Son Empereur de Jade, que la Terre Mère soient le miroir de la sincérité de nos âmes. Si nous tournions le dos à la Vertu, si nous venions à oublier un jour nos devoirs réciproques, alors, que le Ciel et les Hommes s'unissent pour nous punir de mort.

Le serment achevé, les deux autres saluèrent Hsüan-tö avec respect, le reconnaissant par ce geste comme leur aîné. Kouan Yu fut ensuite déclaré le puîné, puis Tchang Fei le cadet de leur fraternité nouvelle. Une fois le sacrifice offert aux puissances de la Terre et du Ciel, ils apprêtèrent la chair du buffle, et préparèrent un banquet où furent

invités les plus valeureux des gens du village. Plus de trois cents personnes se trouvèrent ainsi réunies, qui burent avec entrain dans le Jardin des Pêchers jusqu'à complète ivresse.

Le jour suivant, on rassembla les armes et le matériel militaire. Cependant, l'impossibilité de se procurer des montures et des bêtes d'attelage en nombre suffisant se faisait cruellement sentir. Or justement, tandis qu'ils se trouvaient plongés dans l'embarras, un homme vint leur annoncer l'imminente arrivée de deux étrangers, accompagnés d'un nombreux domestique. Ces gens venaient de conduire à la foire un troupeau de chevaux, et ils approchaient du domaine, comptant y demander l'hospitalité. Hsüan-tö s'exclama :

— Ceci est un trait de la faveur céleste !

Les trois hommes quittèrent la ferme pour aller à la rencontre des arrivants. Les étrangers n'étaient autres en effet que d'importants marchands originaires du Tchong-chan. L'un d'eux s'appelait Tchang Che-p'ing et l'autre Sou Chouang. Chaque année, ils se rendaient vers le Nord, pour faire ce commerce de chevaux. Mais cette fois-ci, à cause des rebelles, ils s'étaient trouvés dans l'obligation de rebrousser chemin et de rentrer chez eux.

Hsüan-tö (en tant que frère aîné désormais) invita les deux étrangers à pénétrer dans la ferme. Il leur offrit du vin et fit préparer de quoi les restaurer. Après la collation, il leur fit part des projets qu'ils caressaient, de leur désir de monter une expédition pour châtier à fond les rebelles, et rendre au peuple la paix. Les deux hôtes étrangers manifestèrent leur approbation et leur joie. D'eux-mêmes, ils tinrent à offrir cinquante chevaux. En outre, ils firent encore don de cinq cents taëls d'or et d'argent et de plus de mille livres de fer et d'acier bien trempé, propres à la fabrication des armes.

Hsüan-tö, lorsqu'il prit congé des deux étrangers, les remercia avec effusion d'une telle générosité. Puis il ordonna à un bon artisan forgeron de lui fabriquer une paire de yatagans. Yun-tch'ang, de son côté, se fit faire une sorte de hallebarde à la lame en croissant de lune, de celles qu'on nomme Ts'ing-long (Vert Dragon) ou encore Leng-yen (Glaciale Beauté), une arme terrifiante pesant quatre-vingt-deux livres. Quant à Tchang Fei, il se fit confectionner une lance d'acier à la pointe effilée de dix-huit pieds de long. Chacun d'eux se constitua en outre une armure complète.

À la tête d'une bonne troupe formée d'environ cinq cents braves villageois, ils se rendirent alors auprès du général Tcheou Tsing. Celui-ci, à son tour, les mena voir le préfet Lieou Yen. Quand les trois hommes eurent achevé leurs salutations et rendu hommage, chacun d'eux se présenta en détail en déclinant ses nom, prénom, surnom et lieu d'origine. Hsüan-tö exposa sa généalogie, et détermina son

appartenance à la famille impériale. Lieou Yen en fut tout heureux, et reconnu en Hsüan-tö un sien neveu.

Peu de jours après, des éclaireurs rapportèrent qu'un des chefs des Turbans Jaunes rebelles, le général Tch'eng Yuan-tche, à la tête d'une armée de cinquante mille hommes, se dirigeait vers le district de Tchouo pour attaquer les Impériaux. Lieou Yen ordonna à Tcheou Tsing de conduire nos trois héros, à la tête de leurs cinq cents cavaliers, en avant-garde, pour affronter le premier choc de l'armée adverse. Hsüan-tö et ses amis, gonflés d'ardeur, se portèrent aussitôt en avant.

Ils rencontrèrent les formations rebelles juste au pied des monts Ta-hsing. La multitude des révoltés portait les cheveux flottant sur leurs épaules, tandis que leur front était ceint d'un turban jaune. Lorsque les deux armées se trouvèrent face à face, Hsüan-tö, ferme sur son cheval, s'avança hors des rangs, flanqué de Yun-tch'ang à sa droite ; brandissant son fouet, il adressa des bordées d'injures aux révoltés, les invitant pour terminer à faire immédiatement leur soumission aux forces régulières impériales.

Tch'eng Yuan-tche, le général adverse, montra à son tour une grande irritation. Il ordonna à son second, un nommé Teng Meou, de s'avancer à son côté pour ouvrir le combat. Alors Tch'ang Fei, brandissant sa lance de dix-huit pieds, à la fine pointe serpentine, s'avança à sa rencontre et, d'un seul coup de son bras puissant, il atteignit Teng Meou au creux de l'estomac et le transperça. Le corps du malheureux tourna sur sa selle et s'abattit au pied de son cheval. Tch'eng Yuan-tche, voyant Teng Meou, son compagnon, abattu, éperonna son cheval et brandit son sabre. Comme il allait prendre Tch'ang Fei face à face, à son tour Yun-tch'ang, faisant mouvoir sa grande hallebarde, rendit les rênes à son cheval et vola à sa rencontre. À peine Tch'eng Yuan-tche l'eut-il aperçu qu'il en bredouilla de terreur.

Mais il n'eut pas même le temps d'étendre la main : d'un seul coup de sa hallebarde, Yun-tch'ang l'avait fendu en deux moitiés.

Quand la masse des rebelles vit son chef tranché en deux, tous renversèrent leurs armes en signe d'épouvante et s'élancèrent dans la fuite. Aussitôt Hsüan-tö donna le signal à ses cavaliers, qui eurent tôt fait de rejoindre les fuyards. On ne peut faire le compte de tous ceux qui s'empressèrent d'offrir leur soumission. La victoire fut complète. Nos héros n'avaient plus qu'à revenir, triomphants, à leur point de départ, où Lieou Yen, prévenu, tint à leur faire l'honneur de s'avancer lui-même à leur rencontre. Les hommes furent aussi, pour leur part, très largement récompensés.

Les jours suivants, des dépêches officielles arrivèrent, en provenance du gouverneur de Ts'ing-tcheou, nommé Kong King. Ce dernier leur

mandait que les Turbans Jaunes assiégeaient la ville et que la Cité était sur le point de succomber. Il implorait du secours.

Lieou Yen tint conseil avec Hsiuan-tö :

— Pour ma part, j'accepte volontiers de me porter à leur secours, déclara celui-ci. Là-dessus, Lieou Yen ordonna à son général Tcheou Tsing de prélever un corps de cinq mille hommes, et d'accompagner les trois héros jusqu'à Ts'ing-tcheou.

Lorsque la multitude rebelle qui cernait la ville aperçut cette troupe qui arrivait à la rescousse, elle se partagea en deux formations, dont l'une ferait face aux nouveaux arrivants, tandis que l'autre poursuivrait la lutte contre les assiégés. Comme nous le savons, les soldats de Hsiuan-tö étaient en petit nombre, et une victoire, en face d'une pareille masse adverse, était impossible. Sagement, Hsiuan-tö prit le parti de reculer d'une trentaine de *li* et de se retrancher solidement. Puis il dit à Kouan et à Tchang :

— Les rebelles sont en nombre, et nous, nous ne sommes qu'une poignée. Nous ne pourrons remporter l'avantage qu'au prix d'une technique habile.

Aussi, détacha-t-il Kouan à la tête d'un millier d'hommes avec mission d'aller se poster en embuscade dans les collines de gauche. Tchang Fei, de son côté, se posterait avec un autre millier d'hommes dans les collines de droite. À un signal de crécelles convenu, l'un et l'autre devraient sortir de leur cachette pour aider le gros de la troupe.

Le lendemain matin, Hsiuan-tö et Tcheou Tsing conduisirent de nouveau le reste de l'armée, à grands renforts de tam-tams et de cris, à la rencontre des rebelles. Comme la veille, l'énorme masse de ceux-ci se précipita en avant pour engager le combat. Mais Hsiuan-tö avait préparé sa troupe à battre aussitôt en retraite en bon ordre. Se fiant à leur supériorité numérique, les rebelles entamèrent la poursuite jusqu'à dépasser le premier versant des collines. Or, comme on n'attendait que ce moment, dans les rangs de Hsiuan-tö, les hommes mirent aussitôt les crécelles en action, et l'on vit, de droite et de gauche, les deux groupes embusqués sortir de leurs cachettes, tandis qu'au moyen d'un drapeau, Hsiuan-tö indiquait aux retraits de faire volte-face d'un seul coup pour barrer le passage par le fond. Ainsi, des trois côtés, les assaillants se trouvaient pris comme dans un étau. Il s'ensuivit un affolement indescriptible dans leurs rangs. À leur tour, les voilà poursuivis et ramenés en fuyards haletants, jusqu'au pied des murs de la ville. C'était le moment propice pour le gouverneur Kong King de tenter une sortie générale. Tous les hommes valides que comptait la cité assiégée se précipitèrent pour les prendre à revers. Complètement désemparés, les rebelles virent leur puissance anéantie. Le plus grand nombre trouva la mort au cours de cette journée. C'est ainsi que se termina le siège de Ts'ing-tcheou.

Lorsque Kong King eut achevé de distribuer ses largesses à l'armée victorieuse qui venait de sauver sa ville, le général Tcheou Tsing manifesta l'intention de regagner sa base. Mais Hsiuan-tö, pour sa part, déclara :

— J'ai récemment appris que l'Honorable Général Lou Tche tenait tête, dans le Kouang-tsong, aux rebelles commandés par Tchang Kio en personne. Or, moi, Lieou Pi, je ne puis oublier avoir été jadis l'élève de Maître Lou Tche. Aussi ai-je l'intention d'aller lui prêter main-forte.

C'est pourquoi d'un côté, Tcheou Tsing rentra avec ses troupes à sa garnison, tandis que de l'autre Hsiuan-tö, Kouan et Tchang emmenèrent leurs cinq cents cavaliers en direction du Kouang-tsong pour y rejoindre l'armée de Lou Tche.

Lorsqu'ils parvinrent à la tente du général, après les politesses d'usage, ils lui exposèrent en détail leur conduite, et lui firent part de l'intention dans laquelle ils étaient venus. On pense si Lou Tche en fut satisfait. Il les garda auprès de lui en attendant l'occasion de les employer.

La masse des rebelles que commandait Tchang Kio était de cent cinquante mille hommes pour le moins. Lou Tche, par contre, ne disposait que de cinquante mille soldats à peine. Cela expliquait que, jusqu'alors, les résultats fussent demeurés indécis, sans vainqueur ni vaincu, sur le front du Kouang-tsong.

Tche, parlant à Hsiuan-tö, lui dit :

— J'ai à peu près réussi à encercler les rebelles ; mais les deux cadets de Tchang Kio, Leang et Pao, se trouvent en position retranchée vis-à-vis de mes collègues les généraux Houang-fou Song et Tchou Tsiuan à Ying-tch'ouan. Vous pourriez emmener vos cinq cents cavaliers, auxquels je vous adjoindrais un millier de mes hommes, pour aller un peu tâter le terrain et vous renseigner sur la tournure que prennent les événements à Ying-tch'ouan. De la sorte, nous pourrions convenir d'un moment opportun pour tenter en liaison une attaque générale.

Hsiuan-tö, au reçu de ces instructions, rassembla ses hommes et les conduisit en diligence vers Ying-tch'ouan. À ce moment, les généraux impériaux Houang-fou Song et Tchou Tsiuan menaient activement la lutte contre les rebelles, qui, bien loin d'avoir l'avantage du combat, étaient en train de battre en retraite et pénétraient, en reculant, dans le Tch'ang-chô. Ils s'étaient réfugiés dans les hautes herbes, parmi une jungle touffue de roseaux.

Song et Tsiuan combinèrent un plan commun : « Puisque les rebelles, se dirent-ils, ont établi leur camp dans les hautes herbes, il convient de se servir du feu pour les combattre. »

Ordre fut donné à chacun des soldats de se munir d'une botte d'herbes sèches, et d'aller se poster en embuscade dans des cachettes

de jungle. Cette nuit-là, justement, un grand vent s'étant levé, les soldats, au signal, environ la deuxième veille, lâchèrent le feu de tous les côtés à la fois. Song et Tsiuan lancèrent alors leurs troupes à l'attaque. Le retranchement rebelle fut rapidement cerné par les flammes d'un gigantesque incendie qui montait jusqu'au ciel. Frappée de terreur, la multitude adverse s'enfuit dans une épouvantable confusion, sans parvenir seulement à seller les chevaux, ni à revêtir les armures de combat. On les vit se disperser dans les quatre directions, tandis que le massacre se poursuivait jusqu'à l'aube. Tchang Pao et Tchang Leang, cependant, rassemblèrent quelques débris de leurs troupes, parvinrent à s'assurer un chemin de retraite et à s'échapper. Mais voilà soudain qu'apparut devant eux une colonne de soldats adverses, tant fantassins que cavaliers, qui, tous, arboraient des bannières rouges et, arrivant de front, leur barrèrent le passage. Leur chef surgit aussitôt d'entre les premiers rangs. C'était un grand corps de sept pieds de hauteur, les yeux minces et étroits, avec une longue barbe. Il s'agissait d'un homme de la Commanderie de Ts'iao, dans l'ancienne principauté de P'ei-kouo, et qui venait d'être nommé au grade de *K'i tou wei*, c'est-à-dire : Commandant de Cavalerie. Son nom de famille était Ts'ao, son nom personnel Ts'ao, son surnom familial Meng-tö¹⁷. À l'origine, le père de Ts'ao, Ts'ao Song, sortait d'une branche de la famille des Hsia-heou. Mais comme il avait été élevé, en qualité de fils adoptif, par un officier de l'entourage ordinaire du souverain du nom de Ts'ao T'eng, ce Song le Père avait coiffé son propre nom de famille originel de celui de la famille Ts'ao. Plus tard, quand Ts'ao Song eut donné naissance à Ts'ao Ts'ao, il dota ce dernier du surnom enfantin de A-man, qui signifie « l'Espiègle Rusé », « le Malin Garçon », et du double prénom de Ki-li, signifiant « Espoir de Réussite », caractéristique du précoce tempérament de l'enfant. Ts'ao, au temps de sa jeunesse, aimait l'amusement de la chasse. Il adorait également chanter et danser. Son esprit ingénieux était fertile en ressources, et extrêmement artificieux. C'est ainsi que Ts'ao avait un oncle, frère puîné de son père. Or ce jeune oncle, voyant Ts'ao s'amuser de la sorte, sans aucun frein à sa fantaisie, se mettait fréquemment en colère contre lui et le dénonçait à Ts'ao Song, lequel, alors, réprimandait son fils. Désireux de se venger, le garçon sentit un jour un rusé calcul poindre en son cœur. Dès qu'il vit arriver son oncle, il fit semblant de tomber à la renverse comme s'il était pris d'une attaque de haut mal. Effrayé, naturellement, l'oncle courut avertir Song, et le père arriva en toute hâte pour examiner la prétendue crise de son fils. Or, il le trouva absolument indemne. Étonné, il s'écria :

— Comment ? Ton oncle vient de me dire que tu avais une attaque, et à présent tu n'as plus rien ?

— Votre fils, répondit Ts'ao, n'a jamais été frappé d'aucune maladie de cette sorte. La réalité est que j'ai perdu l'affection de mon oncle, c'est pourquoi il a porté cette fable jusqu'à vos oreilles.

Song ajouta foi aux paroles de son fils, et, par la suite, si seulement l'oncle parlait de réprimander Ts'ao, d'une façon ou d'une autre, Song ne l'écoutait plus. Depuis cette ruse mémorable, Ts'ao put lâcher complètement les rênes à ses mauvais penchants, et satisfaire impunément tous ses caprices.

On vit à cette époque un homme du nom de K'iao Hsuan s'adresser à Ts'ao pour lui dire :

— Le monde est sur le point de sombrer dans le désordre. Sauf l'arrivée d'un homme de très grand talent, tel qu'il puisse redresser l'époque, aucun autre remède n'est plus possible. Or, vous, mon jeune Monsieur, je prédis que vous serez un jour, justement, l'homme qui rétablira la paix dans l'Empire.

De la même façon, un devin nommé Ho Yong, originaire du pays de Nan-yang, après avoir étudié attentivement le visage de Ts'ao, prophétisa :

— La maison des Han est proche de sa fin. Celui qui rétablira l'ordre du monde sera certainement cet homme !

Au Jou-nan, vivait un certain Hsiu Chao, lequel possédait la réputation de s'y connaître en hommes. Ts'ao, pour confirmer les précédentes prédictions, fit le voyage pour aller lui rendre visite et l'interrogea en ces termes :

— Dites-moi quelle espèce d'homme je suis ?

Chao ne répondit pas. Le jeune Ts'ao insista et réitéra sa question. Chao déclara enfin :

— Mon garçon, dans une époque d'ordre, vous feriez un ministre capable ; mais dans une époque d'anarchie, vous ferez un héros plein d'astuce, un intrigant de génie.

Ts'ao se réjouit grandement à l'audition de ces paroles. Quand il eut atteint sa vingtième année, on lui conféra le grade de Lettré du second rang et il fut nommé Commandant de place au nord de Lo-yang, la Capitale. Dès qu'il arriva dans sa charge, à chacune des quatre portes de la ville, il fit suspendre une dizaine de bâtons des Cinq Couleurs¹⁸. Quiconque se mettait en contravention, fût-il homme de mérite ou de famille noble, encourait et subissait immédiatement sa peine. Or, précisément, il arriva que l'oncle du Grand Eunuque Kien Che, Mandarin de l'entourage ordinaire du Souverain, étant sorti de nuit avec un sabre à la main, Ts'ao, au cours d'une ronde qu'il faisait cette nuit-là, l'aperçut, le fit arrêter et passer aussitôt par les verges. Après ce coup-là, aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur, il n'y eut plus personne d'assez audacieux pour le braver. Sa réputation et son autorité s'en accrurent considérablement.

Par la suite, il devint administrateur à T'ouen-ki. Lorsque éclata le mouvement des Turbans Jaunes, on le nomma Commandant de Cavalerie. Il fut placé à la tête d'un corps de troupe composé de cinq mille hommes, mi-fantassins, mi-cavaliers. Et il faisait précisément route vers Ying-tch'ouan pour y prêter main-forte, lorsque le hasard l'avait mis en travers de la fuite de Tchang Leang et de Tchang Pao. Ts'ao Ts'ao non seulement les intercepta, mais il en fit un énorme massacre. Plus de dix mille rebelles furent décapités cette fois-là, en même temps qu'on s'emparait d'un butin prodigieux, de drapeaux, d'étendards, de crécelles, de tambours et de chevaux. Tchang Leang et Tchang Pao, au prix d'une lutte forcenée, parvinrent pourtant à s'échapper une fois encore. Ts'ao se rendit d'abord auprès de Houang-fou Song et de Tchou Tsiuan, après quoi il s'élança à nouveau à la poursuite des deux fuyards.

Mais laissons pour un moment ce personnage de côté, et revenons à Hsiuan-tö.

En arrivant à Ying-tch'ouan avec ses deux inséparables compagnons Kouan et Tchang, tous trois perçurent le bruit de la bataille et les vociférations des combattants. D'ailleurs, ils virent également, au loin, monter la lueur de l'incendie qui illuminait le ciel. Ils pressèrent leurs hommes, et toute la troupe arriva juste pour assister à la débâcle des rebelles se dispersant de tous côtés.

Hsiuan-tö alla rendre visite à Houang-fou Song et à Tchou Tsiuan, et leur fit part des projets et des intentions de Lou Tche. Song déclara :

— Tchang Leang et Tchang Pao sont maintenant à bout de résistance. Ils vont certainement se précipiter dans la direction du Kouang-tsong pour y rallier Tchang Kio. Aussi, cher Hsiuan-tö, devriez-vous y retourner sans perdre une minute avec ces nouvelles, et prêter main-forte à nos généraux.

Ce que Hsiuan-tö s'empressa de faire. Mais, comme il était à mi-chemin du retour, il croisa une nombreuse escorte d'hommes de pied et de cavaliers qui entouraient une voiture cellulaire. Devinez qui était enfermé dans cette cage ? Lou Tche lui-même !

Hsiuan-tö, absolument stupéfait, bondit de sa selle et sauta à terre. Parlant à son ancien maître, il lui demanda quelle pouvait bien être la cause d'un pareil événement. Lou Tche lui répondit :

— J'avais encerclé Tchang Kio et j'étais sur le point d'en venir à bout lorsque ce Kio utilisa quelques-uns de ses maudits procédés magiques, et me priva ainsi de ma victoire. Alors la Cour m'a dépêché l'eunuque Tsouo Fong, avec pouvoir et mandat de faire une enquête. Au lieu de cela, il a commencé par me demander des pots-de-vin ; je lui ai répondu :

— Tandis que les vivres de l'armée font déjà défaut, comment trouverai-je encore le moyen d'offrir de l'argent à l'envoyé du Fils du Ciel ?

Et, naturellement, ce Tsouo Fong en a conçu la plus vive haine à mon égard. De retour à la Cour, il a rapporté au souverain que je n'avais pas livré bataille, et que je m'étais contenté d'observer l'ennemi du haut de mes remparts, entraînant par ma négligence la démoralisation de l'armée. Il y avait bien là de quoi m'attirer les foudres de l'Empereur. Aussi a-t-on envoyé l'Honorable Général Tong Tchouo pour me relever de mes fonctions, et prendre le commandement de mes troupes. Quant à moi, je retourne à la Capitale répondre aux inculpations qui pèsent sur ma tête.

Tchang Fei, en entendant ce récit, bouillait d'indignation. Il voulait massacrer tous les soldats de l'escorte, et délivrer Lou Tche. Mais Hsiuan-tö calma son ardeur en lui disant :

— La Cour a ses propres règles de justice. Comment pouvez-vous songer à agir avec une pareille légèreté ?

Ils se résignèrent donc à laisser s'éloigner Lou Tche et son escorte. Kouan Kong déclara :

— Voici le seigneur Lou Tche relevé de ses fonctions ; un autre chef commande maintenant son armée. Puisque nous sommes désormais privés de son appui, nous n'avons plus qu'à partir. Mon avis est qu'il serait préférable de rentrer au district de Tchouo.

Hsiuan-tö se rangea à ce conseil, et ils ramenèrent leurs troupes sur la route du Nord.

Moins de deux journées s'étaient écoulées que, tout à coup, leur parvinrent de derrière les collines le fracas d'une lutte et les cris des combattants. Hsiuan-tö fit signe à Kouan et à Tchang, et tous trois, rendant les rênes à leurs chevaux, gravirent le sommet d'une colline afin de pouvoir observer les lointains. Ils aperçurent alors les troupes impériales qui étaient en train d'essuyer une épouvantable défaite, et derrière elles, débordant de toutes les collines, barrant la plaine, une nuée de Turbans Jaunes qui couvraient le terrain et progressaient de toutes parts. Sur leurs bannières, se lisaient de larges inscriptions : « Vive le Duc du Ciel ! Vive notre Grand Général ! »

— C'est Tchang Kio ! s'écria Hsiuan-tö. Fonçons-lui dessus ! Lançons-nous dans la bagarre !

Les chevaux volaient littéralement, lorsque les trois hommes suivis de leurs cavaliers fondirent sur Tchang Kio, occupé à massacrer les hommes de Tong Tchouo en pleine déroute, profitant de son avantage de poursuivant. Lorsque les trois héros et leurs compagnons entrèrent dans la mêlée, le sort de la bataille changea. Une grande confusion se mit à son tour dans les rangs de Kio, fort surpris de ce renfort inattendu de leurs adversaires. Vaincus à leur tour, ils firent une retraite hâtive sur plus de cinquante *li*.

Les trois frères, qui étaient intervenus à temps en faveur de Tong Tchouo, gagnèrent son retranchement. Dès l'abord, Tchouo s'informa

du rang qu'ils occupaient dans la hiérarchie militaire. En apprenant de la bouche de Hsuan-tö qu'il ne s'agissait que d'un corps franc, il commença de leur témoigner le plus parfait mépris, ne daignant même pas accomplir pour eux la moindre salutation, le moindre geste de politesse.

Hsuan-tö, silencieux, sortit et s'éloigna de la tente du général. Tchang Fei fulminait :

— Comment, criait-il, nous nous sommes jetés dans une sanglante mêlée pour sauver ce plat valet, ce goujat qui ne daigne même pas nous marquer le moindre signe d'estime ? Je sens qu'il me faut aller un peu le massacrer, si je veux réussir à me calmer les nerfs.

Et, ce disant, il brandissait déjà son sabre et voulait retourner à la tente du général pour lui faire rentrer son mépris dans la gorge.

Comment se poursuivra la destinée de ce Tong Tchouo, c'est ce que vous saurez par les prochains chapitres.

CHAPITRE II

*Colère de Tchang Yi-tö, qui fustige
l'officier inspecteur « Tou-yeou ».
L'oncle Ho, beau-frère du Souverain,
complotte l'extermination des Eunuques.*

Revenons maintenant à Tong Tchouo. De son *tseu* : Tchong-ying, c'était un homme originaire de Lin-tao, dans la partie occidentale du Chen-si. Il exerça d'abord la charge de préfet dans le Ho-tong. Il était d'un naturel arrogant et orgueilleux. Le jour où il s'était montré si plein de mépris à l'égard de Hsiuan-tö, Tchang Fei en avait conçu une telle indignation qu'il était sorti de son caractère et l'aurait certainement massacré si Hsiuan-tö et Kouan Kong ne s'étaient efforcés de calmer son ardeur en lui disant :

— Réfléchis ! C'est tout de même un mandarin qui a mandat officiel de la Cour ! Comment, dans ces conditions, pouvoir tuer délibérément quelqu'un qui est notre supérieur !

— Si, non contents, s'était écrié Fei, de vous opposer à voir massacrer ce goujat, vous acceptez de surcroît de demeurer sous ses ordres, je préfère vous dire carrément qu'une décision de ce genre n'est pas mon fait. Vous, mes frères, accommodez-vous si vous le pouvez de rester ici près de lui, mais pour moi, c'est trop m'en demander. Je partirai plutôt n'importe où.

— Nous trois, avait répondu Hsiuan-tö, n'avons-nous pas comme premier devoir de rester unis à la vie à la mort ? Alors, comment pouvez-vous parler de séparation ? Mieux vaut quitter ce lieu tous ensemble et émigrer ailleurs.

— Qu'il en soit ainsi ! avait conclu Fei, et, graduellement, se dissipa ma colère.

Ce qui nous explique pourquoi, cette nuit-là, les trois hommes s'empressèrent de rassembler leurs troupes et d'aller rejoindre Tchou Tsuan. Ce général, dès qu'ils eurent fait leur jonction avec son armée,

les combla au contraire de prévenances. Ensemble, ils se préparèrent à mater le rebelle Tchang Pao.

Or, à ce même moment, Ts'ao Ts'ao accompagnait de son côté Houangfou Song, et le secondait dans son effort contre Tchang Leang. Une grande bataille s'engagea à K'iu-yang, tandis que Tchou Tsiuan faisait ses préparatifs de combat contre Tchang Pao. La horde rebelle que commandait ce dernier comptait de quatre-vingt mille à quatre-vingt-dix mille hommes. Il les avait postés à l'abri d'une ligne de collines. Tsiuan désigna Hsiuan-tö pour constituer son avant-garde et prendre le contact avec l'ennemi. Au moment où il apparut, Tchang Pao fit un signe à son lieutenant Kao Cheng, qui sortit des rangs sur son cheval, pour engager le combat. Hsiuan-tö, de son côté, chargea Tchang Fei d'aller relever le défi. Fei rendit les rênes à son cheval, abaissa sa lance et fondit sur Cheng. Dès les premières passes d'armes, il transperça son adversaire qui tomba à bas de sa monture. À ce moment, Hsiuan-tö donna le signal à sa troupe à l'aide d'un drapeau et toute la ligne s'ébranla, courant sus à l'ennemi. Tchang Pao, alors, après avoir dénoué ses cheveux qui flottèrent épars sur ses épaules, s'élança à son tour en brandissant son épée, et commença ses sorcelleries et ses incantations magiques. Ce ne fut, en peu d'instants, que coups de vent et de tonnerre. Un tourbillon de fumée noire se précipita du haut du ciel. Il semblait que, parmi ce tourbillon, l'on vît s'abattre en même temps une infinité d'hommes et de chevaux qui s'élançaient à l'attaque. À cette vue, les braves de Hsiuan-tö commencèrent pourtant à fléchir et à battre en retraite. Les hommes reculaient dans un croissant désordre, essayant de fuir l'épouvante de ce combat avec des ombres.

Désarmé, Hsiuan-tö vint tenir conseil avec Tchou Tsiuan. Tsiuan dit :

— Ces rebelles emploient la magie. Eh bien, nous aussi ! Faisons abattre un certain nombre de chiens, boucs et porcs dont nous recueillerons le sang pour établir une contre-magie. Ordonnez à vos hommes d'aller se cacher derrière les hauteurs. Qu'ils demeurent là à attendre l'avance des rebelles, et qu'alors, d'en haut, ils déversent ce sang sur le champ de bataille. Grâce à ce procédé, leur magie sera conjurée.

Hsiuan-tö, au reçu de ces instructions, chargea Kouan Kong et Tchang Fei d'emmener chacun une formation d'un millier d'hommes et d'aller se mettre en embuscade derrière les plus hautes crêtes, munis de quantité de sang de porc, de bouc et de chien, ainsi que divers immondices et déjections de ces animaux, toutes matières indispensables au but recherché.

Le lendemain, lorsque Tchang Pao, comme la veille, agita ses drapeaux, fit battre le tambour et emmena une seconde fois ses troupes

à l'attaque, Hsiuan-tö, comme la veille également, sortit à sa rencontre. Et, au moment où la bataille s'engagea, on vit reparaître les pratiques de la magie de Tchang Pao : le vent souffla, de grands éclats de tonnerre retentirent, le sable, de nouveau, vola de tous côtés tandis que les pierres roulaient et que de noirs tourbillons envahissaient le ciel, du sein desquels s'échappaient des torrents d'hommes et de chevaux fantômes. Hsiuan-tö feignit de tourner bride et de s'enfuir. Tchang Pao, aussitôt, excitant ses soldats, se jeta à sa poursuite. Mais, comme ils atteignaient le front des collines, Kouan Yu et Tchang Fei, dont les troupes étaient embusquées derrière les crêtes, tirèrent la bombarde d'alarme en guise de signal convenu, et leurs hommes, poussant de grands cris, arrosèrent les assaillants de toutes les immondices et déjections préparées à l'avance.

En un instant, l'armée de fantômes ne fut plus que bonshommes de papier et chevaux d'herbe tressée qui flottaient dans l'espace et qui, pêle-mêle, vinrent s'abattre sur le sol. Coups de vent et tonnerre cessèrent comme par enchantement. Le sable et les pierres demeurèrent soudain immobiles.

Tchang Pao, voyant que sa magie avait été neutralisée, se hâta de retirer ses troupes et de battre en retraite. Mais, à gauche, les troupes de Kouan, à droite, celles de Tchang, bondirent sur lui des deux côtés. Et, dans son dos, Hsiuan-tö, avec Tchou Tsiuan à la tête du gros de l'armée, avançaient également à l'assaut. Ce fut une fameuse déroute pour les rebelles ! Hsiuan-tö, ayant aperçu à un certain moment voler en face de lui le guidon d'honneur du Général-Duc de la Terre, vola à bride abattue à sa rencontre. Mais Tchang Pao, se jetant à bas de son cheval, réussit à se glisser parmi les hautes herbes. Hsiuan-tö parvint seulement à lui décocher une flèche qui l'atteignit à l'omoplate gauche. Quoique blessé, Pao s'arrangea pour échapper aux poursuites et gagner la citadelle de Yang-tch'eng où il se retrancha solidement. Il restait donc encore à Tchou Tsiuan d'investir cette place et de tâcher d'en emporter les murailles d'assaut.

Durant ce temps, des éclaireurs, envoyés aux nouvelles de Houang-fou Song, rapportèrent que ce dernier était parvenu à son but et qu'il avait remporté une large victoire. La Cour, considérant enfin les défaites piteuses et réitérées de Tong Tchouo, avait envoyé à Song l'ordre de le relever de ses fonctions. Au moment de l'arrivée de Song, Tchang Kio était déjà mort, et son frère Tchang Leang avait pris le commandement de leurs bandes réunies, avec lesquelles il s'efforçait de résister à nos troupes. Hoang-fou Song lui avait infligé une série de sept défaites successives, et finalement était parvenu à le décapiter à K'iu-yang. Puis il fit exhumer le cercueil de Tchang Kio, le cadavre fut exposé aux outrages publics tandis qu'il en expédiait la tête à la Capitale. Le reste des bandes fit sa soumission et fut gracié. La Cour

conféra à Houang-fou Song le grade de Grand Maître de la Cavalerie et des Chars, et le nomma Gouverneur du Ki-tcheou. Par ailleurs, Houang-fou Song envoya une supplique au Souverain en faveur de Lou Tche, rétablissant ses mérites et le lavant de ses fautes prétendues. En conséquence de quoi, ses fonctions mandarinales furent rendues à Lou Tche. Quant à Ts'ao Ts'ao, qui, lui aussi, s'était acquis des mérites, il fut nommé Gouverneur du Ts'i-nan et, le jour même où il apprit sa nomination, il partit triomphalement s'installer dans sa charge.

Telles étaient les nouvelles qu'on avait apportées à Tchou Tsiuan. Au reçu de celles-ci, il rassembla ses troupes et fit presser l'attaque de la citadelle de Yang-tch'eng. Les forces rebelles s'y trouvaient dans un péril extrême. Un de leurs officiers du nom de Yen Tcheng massacra Tchang Pao et vint en offrir la tête pour prix de sa grâce personnelle. De la sorte, Tchou Tsiuan put pacifier rapidement plusieurs districts, et présenter à son tour un rapport à la Cour où il figurait, lui aussi, en vainqueur.

À cette époque, il ne subsistait plus grand-chose des Turbans Jaunes, sauf quelques bandes rescapées à la tête desquelles se trouvaient trois hommes répondant aux noms de Tchao Hong, Han Tchong et Souen Tchong.

Pourtant, ils avaient encore pu rassembler quelques dizaines de milliers de fanatiques. Ils attendaient le moment favorable, puis risquaient un coup de main, pillaient et incendiaient de-ci de-là. Ils justifiaient ces actes en prétextant le souci de venger le sort de Tchang Kio. La Cour, désireuse d'en finir, adressa à Tchou Tsiuan l'ordre d'utiliser les troupes victorieuses qu'il commandait pour liquider ces bandes. Au reçu de l'Ordre Impérial, Tsiuan mit ses troupes en action. À ce moment, les rebelles utilisaient la ville fortifiée de Yuan-tch'eng comme base d'opérations. Tsiuan y mena ses hommes et l'attaqua. Tchao Hong envoya Han Tchong hors des murs pour livrer bataille. Tsiuan délégua de son côté Hsiuan-tö, toujours assisté de Kouan et de Tchang avec mission de monter à l'assaut de l'angle S.-O. des remparts. Aussitôt, Han Tchong se porta à sa rencontre avec la totalité de ses hommes d'élite. Mais il comptait sans Tchou Tsiuan qui, au même moment, à la tête de deux mille hommes de cavalerie lourde, se porta à l'assaut de l'angle N.-E. Les rebelles eurent peur de perdre la cité : en hâte, préférant sacrifier la défense des fortifications S.-O., ils revinrent en arrière se porter contre les nouveaux assaillants. Mais Hsiuan-tö, marchant sur leurs talons, les surprit à l'improviste et les tailla en pièces. Les rebelles, en pleine déroute, cherchèrent leur salut dans une fuite éperdue, en direction de la Citadelle, où ils s'abritèrent. Alors Tchou Tsiuan, répartissant ses hommes des quatre côtés, l'investit complètement.

Bientôt, ce fut la disette pour les assiégés, et Han Tchong envoya un plénipotentiaire offrir la soumission des combattants. Tsiuan la refusa. Cependant Hsiuan-tö se permit d'observer :

— Autrefois, l'empereur Kao-tsou obtint l'Empire parce que au contraire il se montrait capable d'attirer les soumissions, et qu'il accordait volontiers grâce aux repentis. Pourquoi donc, Messire, rejetez-vous ainsi impitoyablement les offres de Han Tchong ?

— Autres temps, autres méthodes, répliqua Tsiuan. Le moment dont vous parlez fut celui de la rivalité de Hsiang et de Ts'in. L'Empire était alors plongé dans une anarchie générale, et le peuple n'avait aucune certitude concernant le Maître qu'il devait servir. C'est ce qui explique pourquoi Kao-tsou encourageait à la soumission et récompensait ceux qui se faisaient ses partisans afin d'amener à lui le grand nombre. Mais aujourd'hui, l'intérieur des Quatre Mers¹ ne possède qu'un seul gouvernement, bien établi et parfaitement légitime. Les Turbans Jaunes ne sont que des fomentateurs de troubles. Si nous nous montrions indulgents et que nous recevions leur soumission, nous agirions en sens contraire de la poursuite du Bien. De deux choses l'une, en effet : ou les rebelles ont l'avantage, et recevoir leur soumission revient à donner libre cours à tous les mauvais penchants, à encourager l'idée de pillage et de violence en laissant de tels actes impunis ; ou les rebelles au contraire ont perdu l'avantage, et ils peuvent se dire qu'il leur reste encore la ressource de se soumettre, ce qui, encore une fois, n'amène d'autre résultat que d'encourager le brigandage. Non, vraiment, ce ne serait pas là une bonne politique.

— Bien ! répliqua Hsiuan-tö. Admettons donc que ce soit un tort de recevoir avec indulgence les offres de soumission des révoltés. Or, actuellement, nous les tenons enfermés comme dans un cercle de fer. Si les rebelles qui demandent leur soumission ne l'obtiennent pas, très certainement ils se résoudront à combattre jusqu'à la mort. Dix mille hommes ainsi unis par la même pensée, et qui se battront d'un seul cœur, il va être bien difficile de parvenir à l'emporter sur eux. Songez maintenant que cette cité contient plusieurs dizaines de milliers d'habitants, que tous vont se sentir réduits à la dernière extrémité, et vendre leur peau le plus chèrement possible. Ne vaudrait-il pas mieux se retirer de l'angle S.-E., et n'attaquer pour le moment que l'angle N.-O. ? S'ils aperçoivent une chance de fuite, les rebelles, très probablement, n'hésiteront pas à abandonner la cité à son sort et n'auront pas le cœur de la défendre en désespérés. Nous pourrions alors les poursuivre et les capturer en rase campagne.

Tsiuan acquiesça et se rendit à la justesse de ce raisonnement. Alors, retirant les deux ailes de l'armée pour dégager l'angle S.-E., il se porta au contraire d'un élan massif à l'attaque du N.-O. Comme prévu, Han Tchong fila avec ses troupes par la voie laissée libre, sacrifiant la

défense de la citadelle à un salut aperçu dans la fuite. Tsiuan, au centre, avec Hsiuan-tö, Kouan Yu et Tchang Fei aux ailes, qui n'attendaient que cela, s'élancèrent à sa poursuite en plaine et le massacrèrent. Han Tchong fut abattu d'un coup de flèche, tandis que les débris de ses troupes se dispersaient de tous côtés. Mais, sur ces entrefaites, Tchao Hong et Souen Tchong arrivèrent à la rescousse, et les renforts de rebelles qu'ils amenaient avec eux étaient tels que Tsiuan, mesurant la puissance considérable de Hong, craignit d'engager un combat inégal, et fut contraint de ramener momentanément ses troupes en arrière.

Profitant de leur avantage, les rebelles réussirent à réoccuper encore une fois la citadelle de Yuan-tch'eng. Tsiuan gagna un retranchement situé à une dizaine de *li* de distance. Tandis qu'il se préparait pour une nouvelle attaque, il vit soudain dans la direction de l'Est arriver à point nommé un gros de troupes nouvelles. À leur tête, chevauchait un chef au physique puissant, le front vaste, le visage ouvert, le corps souple d'un tigre, les reins râblés de l'ours. C'était un homme originaire de Fou-tch'ouan dans la Commanderie de Wou. Son nom de famille était Souen, son nom personnel Kien, son *tseu* : Wen-t'ai. Il était par conséquent de la descendance du fameux stratège Souen Wou-tseu². À l'âge de dix-sept ans, tandis qu'il voyageait avec son père sur la rivière Ts'ien-t'ang, il aperçut un jour une dizaine de pirates de mer qui venaient de piller des marchands et qui s'en partageaient les dépouilles sur la berge. Kien se tourna vers son père et lui dit : « Je parie que nous pouvons capturer ces pirates ! » puis, s'élançant à toutes jambes, il tira son sabre et gravit la rive en poussant force cris et en faisant des signaux à droite et à gauche comme s'il appelait des compagnons. Les pirates tombèrent dans le panneau, s'imaginant que c'étaient des troupes impériales qui surgissaient à l'improviste. Ils abandonnèrent tout leur butin sur place, afin d'être plus légers pour fuir plus vite. Intrépide, Kien leur courut après, et réussit à massacrer l'un des brigands.

De tels actes lui avaient rapidement valu une certaine notoriété dans les districts d'alentour. Il fut proposé pour devenir mandarin militaire. Plus tard, un sorcier de Kouei-ki, nommé Hsiu Tch'ang, avait fomenté une sédition. Lui-même se faisait désigner sous le titre d'Empereur Yang Ming, et, grâce à sa magie, il avait peu à peu rassemblé autour de lui plusieurs dizaines de milliers de fanatiques illuminés. Kien se mit d'accord avec le commandant de cavalerie, gouverneur militaire du district, pour pouvoir enrôler un bon millier de braves comme volontaires. Joint aux contingents levés un peu partout, à travers les districts voisins, cela lui permit d'aller réduire les révoltés, de décapiter Hsiu Tch'ang, le Magicien, ainsi que le fils de ce dernier, Hsiu Chao. Le mandarin gouverneur de la province, un nommé Tsang Min,

adressa un rapport élogieux à l'Empereur sur tous ces faits d'armes brillants du jeune homme et Kien fut nommé lieutenant adjoint du district de Yen-teou, ensuite du district de Hsiu-tch'e et enfin de celui de Hsia-p'ei.

Tout récemment, voyant éclater la révolte des Turbans Jaunes, il avait réuni les hommes jeunes du village et, grâce à l'appui d'un groupe de commerçants, il avait formé, avec les soldats chevronnés de l'armée régulière, un corps de mille cinq cents hommes.

On pense, lorsqu'il le vit arriver, quelle fut la joie de Tchou Tsiuan ! Il donna aussitôt à Kien l'ordre d'attaquer par la Porte Sud, à Hsiuan-tö par la Porte Nord, lui-même se réservant l'assaut de la Porte de l'Ouest. À dessein, la Porte de l'Est fut laissée libre afin de ménager aux rebelles le piège d'une sortie et d'une apparente voie de retraite. Souen Kien fut le premier à escalader les remparts. À lui seul, il avait déjà massacré plus de vingt adversaires, et les rebelles fuyaient en désordre à son approche lorsque Tchao Hong, bondissant à cheval droit sur Souen Kien, tenta de l'embrocher de sa longue lance. Kien n'hésita pas à se précipiter du haut du rempart sur son adversaire, à lui arracher la lance de vive force et, la retournant, il en transperça lui-même Hong qui tomba à bas de son cheval. Puis, enfourchant la monture de son ennemi, il se jeta à corps perdu dans la mêlée, pourfendant quiconque se dressait devant lui et massacrant sans faire de quartier tout ce qui se trouvait à portée.

Souen Tchong vit à ce moment la partie perdue pour lui, et reflua avec ses hommes en direction de la porte Nord... juste pour tomber sur Hsiuan-tö. Mais, comme il ne pensait qu'à la fuite, il n'eut pas le cœur d'engager le combat. Hsiuan-tö banda son arc et lui décocha un trait qui l'atteignit juste par le milieu du corps. Souen Tchong, renversé par la violence du coup, tomba, lui aussi, de son cheval. Tchou Tsiuan, survenu avec le gros des troupes, n'eut plus qu'à achever le massacre, et l'on décapita durant cette journée plusieurs dizaines de milliers de têtes. On ne peut évaluer le nombre de ceux qui se rendirent à merci.

C'est ainsi que la paix se trouva rétablie dans une bonne douzaine de districts de la région de Nan-yang. Triomphalement, Tsiuan ramena ses troupes à la Capitale. Un Édít Impérial lui conféra, à lui aussi, le grade de Maître de la Cavalerie et des Chars, et le poste de Gouverneur du Ho-nan. Tsiuan, dans son rapport à l'Empereur, n'oublia pas de reconnaître les services rendus par Souen Kien, Lieou Pi et les siens. Mais Kien, pour sa part, comptait maintes relations et pouvait s'appuyer sur des protecteurs bien placés. C'est pourquoi il ne tarda pas à être nommé mandarin militaire d'un sous-district, dont il s'empressa d'aller occuper la charge. Tandis que Hsiuan-tö, sans appuis, dut attendre longtemps et vainement ; il voyait défiler jour

après jour, sans obtenir la moindre nomination. Les trois hommes, lourds de mécontentement et de chagrin, battaient sans résultat la pavé de la Capitale, lorsque, bien par hasard, un beau jour tout de même, ils croisèrent le carrosse du *lang-tchong*³ Tchang Kiun. Hsiuan-tö le salua et s'avança pour lui exposer personnellement quels services il avait rendus. Kiun, à ce récit, ressentit une vive stupéfaction et un sérieux mécontentement. Peu après, il se rendit à la Cour, et déclara à l'Empereur :

— Durant ces dernières années, si les Turbans Jaunes ont pu opérer tant de soulèvements répétés, la raison essentielle en est que vos Grands Eunuques vendent les Offices du gouvernement et trafiquent des Dignités et des Charges publiques. Quiconque n'est ni leur parent ni leur ami n'obtient aucun emploi. Seuls, leurs ennemis sont châtiés, coupables ou non, alors que ceux qu'ils protègent demeurent en tout état de cause impunis. C'est de cette façon que l'Empire a dû supporter de graves désordres. À présent, il n'y aurait plus qu'un remède, ce serait de couper la tête des Dix Grands Serviteurs Ordinaires de Votre Majesté et de les exposer sur des piques dans le Faubourg du sud, tandis que des hérauts envoyés à travers le pays circuleraient partout pour en propager la nouvelle, cependant qu'on accorderait aux gens de bien et de mérite (*id est* = les lettrés confucéens) de larges récompenses. Alors seulement, l'Empire satisfait pourrait retrouver la paix dans les quatre directions.

En réponse à cette accusation, les Dix Eunuques se contentèrent de déclarer à l'Empereur :

— Tchang Kiun trompe et insulte le Souverain par de telles allégations !

L'Empereur ordonna aussitôt aux gardes de chasser Tchang Kiun du Palais. Mais les Dix Eunuques se concertèrent et dirent :

— À n'en pas douter, il doit y avoir des mécontents parmi les gens qui ont contribué à la répression des Turbans Jaunes, et qui n'ont rien reçu en récompense. Ce sont ces gens qui sont à l'origine de ces paroles de ressentiment. Il faut les éloigner et aviser à découvrir un expédient d'urgence : qu'instructions soient données au Bureau des Vérifications d'accorder satisfaction immédiate à un certain nombre de ces petits personnages secondaires. Cet éloignement de la majorité des mécontents à bonne distance de la Capitale nous permettra d'attendre. Par la suite, on reconsidérera tout cela, et nous pourrons les relever un à un de leurs fonctions sans qu'il y ait plus aucun danger.

Et voilà pourquoi Hsiuan-tö se trouva enfin nommé Administrateur d'une sous-préfecture, celle de An-hsi, dans le département de Tchung-chan, mais avec l'invitation pressante de gagner son poste sans délai. Hsiuan-tö rassembla donc ses soldats, les licencia et leur enjoignit de retourner au pays natal à l'exception d'une vingtaine

d'hommes qu'il conserva comme escorte. Puis, en compagnie de Kouan Kong et de Tchang Fei, ils parvinrent d'étape en étape à la sous-préfecture de An-hsi. Une fois installé dans ses fonctions, un mois lui suffit à liquider toutes les affaires pendantes devant sa juridiction, et cela, sans faire tort à aucun de ses administrés d'un méchant *poil d'automne*⁴. Tout le monde, dans le pays, s'en trouvait transformé.

À l'égard de Kouan et de Tchang, il se comportait en frère véritable, tous trois mangeant à la même table, dormant sur le même bas-flanc. Les jours de grande audience, néanmoins, ou lorsque Hsiuan-tö siégeait dans l'exercice officiel de ses fonctions, entouré d'une foule de gens, Kouan et Tchang le servaient debout, avec toutes les marques du respect, ne trahissant jamais nulle fatigue même si la séance se prolongeait durant une journée tout entière.

Quatre mois pourtant ne s'étaient pas écoulés, depuis leur installation dans la sous-préfecture, que, de la Cour, parvint un Édít annonçant que l'on allait réviser la situation de tous ceux qui avaient reçu une charge civile en raison de services rendus à titre militaire à l'État. Hsiuan-tö se sentit aussitôt visé, et il eut le pressentiment qu'il ne tarderait pas à figurer au nombre des limogés. Le moment venu, un officier inspecteur qui parcourait les départements arriva sur le territoire de la sous-préfecture. Hsiuan-tö se rendit à sa rencontre et l'alla saluer comme il se devait à la porte des faubourgs extérieurs de la Cité avec toute la politesse et la déférence convenables. Mais l'Inspecteur prit place sur son cheval en se contentant de répondre à ses marques de politesse par un signe méprisant de sa cravache. Kouan et Tchang en furent tous deux indignés et furieux. Cependant, parvenu au Palais des Relais Impériaux⁵, l'inspecteur, sans attendre aucune invitation, occupa d'autorité la place d'honneur, tourné face au sud⁶, alors qu'il laissa au contraire un très long moment Hsiuan-tö debout au pied de l'estrade. Puis il lui demanda :

— Mandarin Lieou, à quel titre avez-vous été nommé à ce poste que vous occupez ?

— Moi, Pi, déclara Hsiuan-tö, je suis le descendant actuel du Prince Tsing de Tchang-chan. J'ai quitté mon district natal de Tchouo pour prendre part à la répression de la Révolte des Turbans Jaunes. En tout, j'ai participé à plus d'une trentaine d'actions de combat, grandes ou petites, et c'est en considération de mes faibles mérites que j'ai obtenu la charge que j'occupe actuellement.

— Vous mentez, interrompit l'Inspecteur d'un ton rageur, en vous réclamant de la parenté impériale. Quant à vos mérites et à toutes vos belles actions, ce ne sont là qu'abusives prétentions dénuées de tout fondement. Actuellement, la Cour vient justement d'édicter la révision de toute cette marée de nouveaux faux mandarins et de magistrats indignes.

Hsüan-tö se contenta de saluer, en témoignant à plusieurs reprises de marques extérieures de respect, et en murmurant des paroles d'apaisement, puis il se retira avec une parfaite dignité. De retour à la Résidence, il réunit en conseil tous ses fonctionnaires subalternes. Ceux-ci lui déclarèrent :

— L'Inspecteur fait l'important et cherche à se faire craindre tout simplement pour se faire donner un confortable pot-de-vin.

— Comment, protesta Hsüan-tö, moi qui n'ai jamais fait tort ici à quiconque du plus petit poil d'automne, comment aurais-je bien pu amasser de quoi offrir un présent concussionnaire à cet homme ?

Le lendemain, l'inspecteur fit comparaître devant lui les fonctionnaires de la sous-préfecture, et, par des pressions et des menaces répétées, leur fit comprendre qu'il entendait les voir charger leur sous-préfet, et l'accuser d'actes d'oppression envers ses administrés. Hsüan-tö, étant allé lui-même à plusieurs reprises demander à être entendu et obtenir de se justifier, fut repoussé de la porte par les gardes qui lui barrèrent le passage et l'obligèrent à demeurer au-dehors. On ne voulut jamais l'autoriser à présenter sa défense.

Revenons maintenant à Tchang Fei. Il avait vidé de nombreuses coupes de vin pour noyer son chagrin. Puis, étant monté à cheval, il s'était trouvé de passer devant le palais des Relais Impériaux. Là, apercevant de cinquante à soixante vieillards qui se tenaient à la porte et qui se lamentaient et pleuraient à chaudes larmes, Fei en demanda la raison. Le groupe de vieillards fit cette réponse :

— L'Inspecteur est en train de soumettre à la question les fonctionnaires. Il veut du mal à Messire Lieou. Nous tous, nous sommes venus pour témoigner en sa faveur, mais nous n'avons même pas été autorisés à entrer. Comme nous insistions, les gardes nous ont empoignés, poursuivis et frappés.

Ce récit mit Tchang Fei en rage. La fureur lui faisait des yeux ronds comme des cercles de tonneau. Grinçant de colère, ses dents auraient broyé l'acier comme de la poudre. Tel un torrent impétueux, il sauta à bas de sa selle, et pénétra droit dans le palais. Il empoigna les gardes, qui auraient été bien en peine de lui barrer le passage, et se rendit directement dans les appartements privés. Là, il vit l'inspecteur, qui siégeait encore sur le fauteuil des audiences et tous les fonctionnaires garrottés et prosternés contre le sol.

— Maudit pirate ! hurla Fei, ennemi du peuple, n'as-tu donc jamais appris à me connaître ?

L'inspecteur n'eut même pas le temps d'ouvrir la bouche pour lui répondre. Tchang Fei l'avait déjà empoigné par les cheveux et jeté à terre, puis traîné comme une loque jusque sur la place devant le Palais, et ligoté à un poteau extérieur, celui auquel les courriers attachaient habituellement leur monture. Arrachant une souple baguette de saule,

il en fustigea de toutes ses forces les cuisses de l'Inspecteur. Il usa ainsi, l'une après l'autre, plusieurs dizaines de scions flexibles, et on ne sait quand il se serait arrêté si Hsüan-tö, qui se trouvait à ce moment en proie à la plus noire mélancolie, n'eût entendu devant sa résidence le bruit des plaintes et des gémissements. Aux questions qu'il posa à son entourage, il s'entendit répondre que Messire Tchang Fei avait ligoté un homme au montoir du Palais des Relais Impériaux, et qu'il était en train de lui infliger une sévère correction corporelle. Hsüan-tö, tout troublé, sortit précipitamment et se rendit compte que l'homme en question était l'inspecteur. Bouleversé, il demanda à son ami la raison d'un tel acte. Fei répondit :

— Cette espèce de maudit pirate du peuple ne mérite-t-il pas d'être battu à mort ?

De son côté, l'inspecteur l'implorait en disant :

— Messire Hsüan-tö, de grâce, je vous en supplie, sauvez-moi la vie !

Au fond de lui-même, Hsüan-tö était un homme bienveillant et compatissant. Il réprimanda vertement Tchang Fei et lui commanda de cesser le châtement. À ce moment, de l'autre côté de la place, survint Kouan Kong qui, lui aussi, donna son avis :

— Cher Frère Aîné, dit-il, vous avez accumulé une longue suite de services rendus et d'actions d'éclat. Or, c'est à peine si l'on vous a récompensé en vous accordant ce maigre poste de Sous-Préfet. Et voici qu'il vous faudrait encore supporter les affronts de cet inspecteur ? Mon avis est qu'un phénix ne saurait se reposer parmi les broussailles ; c'est-à-dire qu'il n'y a qu'à régler son compte à ce misérable, quitte à sacrifier cette charge si peu digne de vous, et à rentrer au pays natal, où nous pourrions nous consacrer à de nouvelles et plus vastes entreprises.

Hsüan-tö prit alors le sceau officiel et le cordon de sa charge, et les suspendit au col de l'Inspecteur en disant :

— Toi, misérable pou, suceur du sang du peuple, logiquement je devrais te tuer sans pitié. Mais je te fais grâce de la vie. Voici ton sceau et ton cordon ! Je te les rends ! Et maintenant, partons !

L'inspecteur s'empressa d'aller porter plainte auprès du Haut Préfet de Ting-tcheou. Celui-ci adressa un rapport officiel au département des Enquêtes de la Cour, et envoya ses gendarmes à la poursuite des trois amis. Eux, pendant ce temps-là, s'étaient rendus à Tai-tcheou où ils confièrent leur aventure à Lieou K'oueï, lequel, considérant qu'en somme Hsüan-tö était de sang impérial, leur accorda l'hospitalité et les cacha dans sa propre maison, où nous les laisserons pour le moment afin de revenir un peu aux Dix Eunuques.

Ceux-ci possédaient désormais entre leurs mains l'autorité la plus étendue. Ils avaient délibéré entre eux que quiconque refuserait de se soumettre à leur pouvoir serait puni de mort. Les Eunuques Tchao

Tchong et Tchang Jang avaient envoyé des hommes de confiance réclamer cadeaux d'or et de soie fine à tous les officiers vainqueurs des Turbans Jaunes, pour faire valider leurs services. Ceux qui n'obtempéraient pas se voyaient menacés d'une requête de destitution présentée par eux à l'Empereur. C'est ce qui arriva en particulier à Houang-fou Song et à Tchou Tsiuan. Comme aucun des deux n'avait consenti à ce chantage, ils furent victimes d'une manœuvre de Tchao Tchong et autres qui les firent casser honteusement de leurs grades et charges. Mieux encore, l'Empereur conféra même à Tchao Tchong le titre de Généralissime des Chars et de la Cavalerie qu'il venait de leur retirer. Treize affidés de la bande de Tchang Jang reçurent un fief de marquis. La corruption menait à grands pas le gouvernement à une déchéance totale. Dans le peuple, ce n'étaient plus que plaintes et sentiments d'affliction ou de haine. C'est pourquoi, à Tchang-cha, un rebelle nommé K'iu Sing recommença à fomenter des désordres. Dans le district de Yu-yang, Tchang Kiu et Tchang Chouen se révoltèrent également, et Kiu s'étant proclamé Fils du Ciel, Chouen se prétendit Généralissime de l'Empire. Les mémoires de récriminations affluaient vers l'Empereur, aussi nombreux que les flocons de neige, dans l'espoir de l'alerter tout de même à la fin. Mais les Dix Eunuques menaient bonne garde, et lui cachaient complètement l'état véritable du pays. Un jour que l'Empereur était dans ses jardins privés, occupé à boire et à festoyer en compagnie de ses chers Eunuques, le *kien yi ta-fou*, c'est-à-dire le Censeur de la Cour, du nom de Lieou T'ao, parvint pourtant à pénétrer directement jusqu'à lui et manifesta ouvertement sa consternation. L'Empereur lui en demanda la raison.

— Le déclin de l'Empire, répliqua T'ao, est imminent, et durant ce temps, Votre Majesté ne pense qu'à faire la fête avec ses Serviteurs !

— Mais, protesta l'Empereur, l'État n'est-il pas en ordre et en paix ? Quel danger pressant y aurait-il donc ?

— Des quatre points de l'horizon, reprit T'ao, brigands et pirates se lèvent. Les uns après les autres, villes et districts sont envahis et pillés. Et toutes ces calamités sont l'œuvre de vos Dix Eunuques qui vendent les charges au plus offrant et font le malheur du peuple. Le Souverain et les Dignitaires du Gouvernement sont odieusement trompés. Tous les gens honorables n'ont-ils pas déserté la Cour ? Ces calamités sont pourtant devant vos yeux !

Aussitôt les Dix Eunuques ôtèrent leurs bonnets, se mirent à genoux et se prosternèrent devant l'Empereur en disant :

— Son Excellence le Ministre ne peut nous supporter. Il est courroucé contre nous. Vos pauvres Serviteurs ne pourront plus vivre ici. Notre seul désir est d'implorer grâce pour nos vies et la permission de regagner le pays natal. Nos biens, nos maisons, tout notre patrimoine,

nous l'abandonnons en contribution pour les besoins de l'armée et la défense du pays.

À ces mots, ils se répandirent en pleurs et en grimaces de douleur. L'Empereur, en colère, se tourna alors vers T'ao et lui dit :

— Vous aussi, vous avez bien des serviteurs qui vous sont dévoués. Pourquoi n'endurez-vous pas les miens ?

Et là-dessus, appelant ses gardes à grands cris, il le fit chasser et ordonna qu'on lui tranchât la tête.

Lieou T'ao s'écria à son tour d'une voix forte :

— Ma mort n'est rien, elle ne mérite aucun regret. Mais ce qui est regrettable, c'est de voir la pitié de la maison des Han ! Avoir duré plus de quatre cents ans, pour finir ainsi, et à bref délai désormais !

Les gardes l'empoignèrent. Mais, au moment où ils allaient l'exécuter, un autre ministre survint et les arrêta par ces mots :

— N'achevez pas votre geste ! Laissez-moi parler d'abord à l'Empereur !

C'était le *Sseu-t'ou*⁷, de son nom Tch'en Tan. Il se rendit directement aux appartements réservés et commença sa remontrance à l'Empereur par ces mots :

— Quelle faute a donc commise le censeur Lieou T'ao pour être ainsi voué brusquement à subir la peine capitale ?

— Il a mal parlé de mes chers serviteurs, répondit l'Empereur, il a bravé mon Auguste Personne.

— Mais, répliqua Tan, ne savez-vous pas que tout le peuple de cet Empire se réjouirait de manger la chair de vos Dix Eunuques ? Votre Majesté les craint et les révère comme s'ils étaient son père et sa mère, alors qu'en toute leur personne, il n'est pas le moindre pouce de mérite. Et pourtant, en effet, tous ont obtenu des titres et des apanages de marquis. Alors qu'un Fong Siu et ses acolytes avaient cependant noué de coupables intrigues avec les Turbans Jaunes dans le but de semer le désordre jusque dans l'intérieur du Palais Privé. Si Votre Majesté ne retrouve pas sa clairvoyance, les Autels et les Foyers du Pays tout entier tomberont en ruine !

— Cette affaire de révolte de Fong Siu, rétorqua l'Empereur, n'a jamais été prouvée. Alors, selon vous, il ne se trouverait personne de fidèle parmi mes Dix Eunuques ?

Tch'en Tan, frappant du front les marches du trône, poursuivit inlassablement ses remontrances. Si bien que l'Empereur, furieux, ordonna de l'entraîner lui aussi au-dehors et de le joindre à Lieou T'ao pour les faire jeter l'un et l'autre en prison. Mais, dès cette même nuit, les Eunuques s'empressèrent secrètement de les faire mettre à mort tous les deux.

Un Édît Impérial fictif fut proclamé, qui élevait Souen Kien à la dignité de Gouverneur de Tch'ang-cha, et lui donnait mission de châtier la révolte de K'iu Sing ; et, en effet, moins de cinquante jours plus tard, celui-ci annonçait triomphalement son succès. Ainsi la province du Kiang-hsia se trouva-t-elle pacifiée. Un nouvel Édît anoblit Kien en lui conférant le titre de Marquis de Wou-tch'eng. Lieou Yu fut nommé gouverneur de Yeou-tcheou et on lui confia les troupes nécessaires pour réprimer la rébellion de Tchang Kiu et de Tchang Chouen à Yu-yang. Lieou K'ouei de T'ai-tcheou recommanda derechef par une lettre Hsüan-tö et ses amis à Lieou Yu, qui leur réserva en conséquence le meilleur accueil et confia un commandement à Hsüan-tö.

Ce dernier dirigea ses troupes droit sur le nid de la rébellion et engagea un dur combat de plusieurs jours avec les révoltés. À l'issue de cette lutte, il avait si bien ébranlé leur puissance que Tchang Chouen, tyran arbitraire et cruel pour ses propres hommes, perdit définitivement le cœur et la confiance de ses soldats. Un officier subalterne de son état-major le poignarda et lui trancha la tête qu'il apporta en gage de sa propre soumission, entraînant avec lui la plupart des rebelles repentis. Tchang Kiu, de son côté, voyant la partie perdue pour lui, se pendit. C'est ainsi qu'à son tour la région de Yu-yang se trouva pacifiée. Lieou Yu ne manqua pas dans son rapport d'informer l'Empereur des éminents services rendus par Lieou Pi. Aussi la Cour lui octroya-t-elle son pardon pour l'affaire de l'Inspecteur fouetté. Il reçut d'abord une charge modeste à Hsia-mi, puis fut élevé au rang de magistrat à Kao-t'ang. Son Excellence Kong-souen Tsan rappela également dans un autre rapport les services antérieurs de Hsüan-tö et le recommanda pour le grade de *Pie-pou seu-ma*⁸, ce qui le qualifiait pour la sous-préfecture de P'ing-yuan. Là, dans ce poste de P'ing-yuan, Hsüan-tö retrouva sa prospérité des meilleurs temps, argent, vivres, troupes et cavalerie, qui lui rappelèrent l'atmosphère des anciens jours de gloire.

Lieou Yu, lui, en récompense de ses services de pacificateur, reçut la haute charge de *t'ai-wei*⁹.

En la sixième année de règne (189 apr. J.-C.) et au cours de la quatrième lune de l'été, l'Empereur Ling-ti tomba gravement malade, et convoqua dans ses appartements privés le Généralissime Ho Ts'in, afin de prendre avec lui les dispositions nécessaires relatives à la succession de l'Empire.

Cet Ho Ts'in était personnellement d'une humble origine : il sortait d'une famille de bouchers, mais avait réussi à s'élever grâce à une sœur puînée qui était entrée en qualité de concubine au Palais Impérial et qui avait donné le jour à un enfant mâle impérial, le jeune prince Pien, ensuite de quoi elle-même avait été élevée à la dignité d'Impératrice en

titre. Grâce à sa sœur, Tsin, à son tour, était peu à peu parvenu aux plus hauts emplois.

Mais, comme l'Empereur s'était épris ensuite d'une très jolie fille, la favorite Wang, qui, elle aussi, avait donné le jour à un héritier mâle, le prince Hsie, l'impératrice Ho en avait conçu une extrême jalousie, et réussi à faire empoisonner la belle Wang, sa rivale. Quant au prince Hsie, il fut confié aux soins de l'Impératrice douairière, Tong-t'ai-heou, laquelle était la propre mère de Ling-ti. Elle avait été l'épouse du noble marquis de Kiai-teou, du nom de Lieou Tch'ang, mais comme au début l'empereur Houan-ti était sans enfant, il avait adopté le fils de son parent. C'était cet enfant qui était monté sur le trône sous le nom de Ling-ti. Aussi avait-il intronisé sa mère au Palais avec rang d'Impératrice douairière.

T'ong-t'ai-heou avait maintes fois incité son fils l'Empereur à désigner le jeune prince Hsie comme prince héritier. L'Empereur, de son côté, avait conçu une grande inclination pour cet enfant, et désirait porter son choix sur lui. C'est alors que, tombé gravement malade, il avait entendu l'eunuque Kien Che lui déclarer : « Sire, si vous tenez à élever le prince Hsie au trône, assurez-vous auparavant de Ho Tsin et faites-le périr, afin d'extirper par avance tous les risques futurs. »

L'Empereur, étant tombé de cet avis, avait invité Ho Tsin à venir au Palais. Mais, comme celui-ci arrivait à la porte d'entrée, l'officier des gardes P'an Yin avertit secrètement Tsin des desseins de l'Empereur, et le dissuada d'entrer, en lui révélant que Kien Che préméditait de le faire périr.

Tsin, pris d'une extrême frayeur, se hâta de retourner chez lui, et y convoqua les ministres, auxquels il déclara son intention de liquider la clique des Eunuques du Palais. Au cours de la réunion, quelqu'un se dressa soudain et déclara :

— La puissance des Eunuques a commencé au temps des Empereurs Tchong et Tche¹⁰ et n'a cessé de s'élargir et de gagner de tous côtés comme un mauvais chiendent, ou à la façon des tiges rampantes des concombres. Vous sentez-vous capables de la déraciner à fond ? Et pourtant, si, d'ici là, vous ne tenez pas votre complot rigoureusement secret, vous n'aboutirez qu'à nous faire tous périr, nous et nos familles. Aussi vous invité-je à y regarder à deux fois avant de vous lancer dans une affaire de cette sorte.

Tsin considéra le parleur, et vit qu'il s'agissait d'un modeste officier instructeur du nom de Ts'ao Ts'ao ; il s'exclama, furibond :

— Comment ce misérable petit subalterne peut-il prétendre connaître quelque chose aux grandes Affaires de la Cour ?

Mais, au milieu de toutes ces tergiversations, voilà que parut justement P'an Yin, l'officier des gardes qui avait averti Tsin, porteur de l'annonce de la mort de l'Empereur, et qui ajouta qu'en ce même

moment Kien Che et les Eunuques s'étaient de leur côté assemblés en conseil, et que leur intention était de garder encore secrète la nouvelle de la mort et des funérailles de l'ex-souverain. On venait même de simuler un Édît, convoquant Ho Tsin, comme Oncle de l'État ¹¹, afin d'assurer l'avenir de la succession. Or, sur la tablette de ce faux Édît, c'était le prince Hsie qui figurait comme héritier désigné.

À peine l'officier avait-il achevé de parler qu'effectivement un héraut officiel du Palais arriva, priant Tsin de vouloir bien porter ses pas jusqu'au Palais pour le règlement de la succession. Ts'ao à nouveau prit la parole et déclara :

— Actuellement, la première question à régler est de choisir le nouveau souverain, et d'asseoir celui-ci sur le trône. On pourra penser ensuite à mater l'opposition de ceux qui ne se déclareraient pas satisfaits.

— Qui, s'écria alors Tsin, montrera assez d'audace pour se ranger à mes côtés dans cette entreprise ?

À ce moment, un autre individu se dressa parmi l'assemblée, et déclara :

— Que l'on me donne cinq mille hommes d'élite, je me charge de forcer les portes du Palais, et d'asseoir solidement sur le trône le nouvel Empereur. Quant aux Eunuques, je balaierai la Cour de toute cette canaille. C'est le seul moyen de pacifier l'Empire une bonne fois.

Tsin considéra à son tour ce nouvel interlocuteur, et vit qu'il s'agissait du fils de Yuan Fong, le ministre de l'Intérieur, en même temps neveu de Yuan Wei. Le nom personnel de ce jeune homme était Chao, son *tseu*, Pen-tch'ou. Il occupait à cette époque un poste d'officier dans la Garde impériale. Ho Tsin se sentit rempli de joie. Mobilisant cinq mille gardes impériaux, Chao revêtit ses armes, et, cuirassé de pied en cap, escorta Ho Tsin et sa suite composée des ministres Ho Yong, Siun Yeou, Tchong T'ai et autres, ainsi que d'une trentaine de mandarins, lesquels pénétrèrent avec lui dans le Palais. Après s'être approchés du cercueil, et inclinés d'un air recueilli devant la dépouille de Ling-ti, ils allèrent chercher le prince Pien, et l'installèrent sur le trône impérial. Ensuite, une fois que plusieurs centaines de mandarins et d'officiers de cour furent venus se prosterner devant le nouveau souverain, Yuan Chao pénétra à la tête de ses hommes dans les Appartements Privés, afin de s'emparer de l'eunuque Kien Che.

Celui-ci, fou de terreur, s'était enfui en courant, et finalement était allé se cacher au pied des arbustes et des massifs en fleurs du Jardin Privé ; c'est là qu'il fut découvert et massacré grâce aux bons offices de l'un de ses collègues, l'eunuque Kouo Cheng ¹². Quant aux gardes du Palais, ils eurent tôt fait de se ranger entièrement du côté de Chao, et de lui marquer leur entière soumission. Chao put alors déclarer à Ho Tsin :

— Nous devrions profiter de notre puissance momentanée pour liquider toute cette clique des Eunuques !

Cependant l'eunuque Tchang Jang et sa bande, commençant à réaliser que la situation devenait pressante pour eux, sentirent à ces nouvelles l'angoisse les gagner. Fous de terreur à leur tour, ils allèrent se réfugier chez l'impératrice Ho et l'informèrent de leur situation :

— Le seul d'entre nous, dirent-ils, qui, au début, eût comploté de faire périr le Généralissime, ce fut Kien Che. Mais nous, les autres serviteurs de Sa Majesté, cela ne nous a jamais concernés. Or voilà qu'à présent le Généralissime se laisse influencer par l'éloquence de Yuan Chao, lequel s'est juré de mettre à mort jusqu'au dernier tous les Eunuques du Palais. Soyez-nous cléments, ô bonne Impératrice Mère ! Ayez compassion de vos serviteurs ! Sauvez-les !

Ho-t'ai-heou répondit :

— Allez ! et soyez sans inquiétude ! Je me charge de vous protéger.

Puis elle manda son frère Ho Tsin auquel elle dit en confidence :

— Vous et moi, mon frère, ne pouvons oublier que nous sommes sortis de basse extraction, et que, sans Tchang Jang et les autres Eunuques, nous n'aurions jamais pu accéder aux honneurs ni aux richesses. Maintenant que le cruel Kien Che a subi son châtiment et qu'il a été mis à mort, pourquoi persistez-vous à écouter les paroles de cet homme, qui veut vous pousser à l'extermination totale des autres Eunuques ?

Ho Tsin se rangea finalement à l'avis de sa sœur et ressortit du Palais pour haranguer ses officiers auxquels il dit :

— Kien Che avait fomenté un complot pour me perdre. Il a été exterminé, lui et les siens. Mais maintenant cela suffit. Ce serait folie que de vouloir prétendre la mort de la totalité des Serviteurs du Palais.

Yuan Chao ayant essayé de riposter par le proverbe : « Quand on arrache l'herbe, il faut aller jusqu'aux dernières racines si l'on ne veut pas qu'elle repousse », et déclaré en terminant : « À coup sûr, ces Eunuques que vous voulez épargner seront les artisans de votre perte », Tsin lui coupa la parole :

— C'est dit, j'ai décidé, vous n'avez donc rien à ajouter !

Tout le groupe des Officiers s'inclina et se retira.

Les jours suivants, l'Impératrice ordonna à Ho Tsin de participer désormais au Grand Conseil, et conféra diverses charges en récompense au reste de ses partisans.

Cependant l'impératrice Tong-t'ai-heou, de son côté, manda Tchang Jang à son palais pour y tenir conseil.

— La sœur puînée de Ho Tsin, déclara-t-elle, c'est moi qui, à l'origine, l'ai élevée jusqu'au trône. Et aujourd'hui, voilà qu'à son tour son fils parvient à la grandeur impériale ! C'est lui, maintenant, qui est l'Empereur ! À l'intérieur, ici à la Cour, comme à l'extérieur, dans tout

l'Empire, tous les Dignitaires lui obéissent désormais et deviennent ses hommes liges. Son autorité est considérable. Que puis-je entreprendre contre cet état des choses ?

— Que l'Impératrice Mère veuille bien monter Elle-même sur le Trône, répondit Jang avec respect, et que, demeurant cachée derrière le store baissé ¹³, Elle assiste néanmoins à toutes les délibérations. Du reste, qu'Elle confère au prince Hsie le rang de Prince Souverain, et que Son propre frère à Elle, l'Oncle de l'État Tong Tong, soit désigné comme le nouveau Grand Mandarin de la Cour. Qu'Elle place entre les mains de celui-ci tous les rouages essentiels du Haut État-Major militaire, enfin et surtout, qu'Elle n'oublie pas de nous utiliser, nous, les Eunuques, et alors de grandes choses pourront être accomplies.

Tong Tong, on le comprend, et sa sœur, la vieille Impératrice douairière, furent l'un et l'autre très satisfaits de ces paroles. Tong-t'ai-heou, par un rescrit, conféra au prince Hsie la dignité de Prince régnant, avec la principauté de Tch'en-lieou ¹⁴ en apanage. Tong Tong devint Généralissime des Armées. Tchang Jang et les siens purent désormais s'insinuer à nouveau dans les rouages du pouvoir.

Alors Ho-t'ai-heou, voyant que Tong-t'ai-heou cherchait à s'emparer du pouvoir absolu, organisa dans son palais un banquet, auquel elle pria sa rivale. Celle-ci vint s'asseoir à la natte du festin ; quand on fut parvenu au milieu du repas, dans la chaleur des alcools, Ho-t'ai-heou se leva, tendit sa coupe, et, saluant par deux fois son invitée, elle lui dit ;

— Nous autres femmes, il ne convient guère que nous nous mêlions des affaires du gouvernement. Jadis, l'impératrice Liu ¹⁵ voulut prendre en main, elle aussi, les rênes du pouvoir. Le résultat fut que toute sa parenté, jusqu'à mille têtes et plus, fut entièrement mise à mort. Ne ferions-nous pas mieux, aujourd'hui, de demeurer au fond de nos appartements et de nous retrancher neuf fois ¹⁶ du monde ?

« Pour les grandes Affaires de la Cour, ne serait-il pas préférable de nous en remettre aux Grands Dignitaires, aux Ministres et aux Vénérables Patriarches qui assumeraient eux-mêmes les délibérations du Conseil ? Alors, une heureuse destinée serait assurée au Pays. Je formule le vœu que vous daigniez écouter ce sage avis.

À ces mots, T'ong-t'ai-heou se sentit envahie par une violente bouffée de colère. Elle riposta ;

— Vous, l'empoisonneuse de Wang, la belle favorite, vous ne recelez au fond du cœur que la haine et l'envie. Et maintenant, vous fiant à la puissance nouvelle de votre fils, en tant qu'héritier du trône, et de votre frère Ho Tsin, voilà que vous vous permettez de parler à tort et à travers. Je n'aurais pourtant qu'un ordre à donner à mon frère le Grand Maréchal pour qu'il décapite le vôtre aussi facilement que je retourne la paume de ma main.

À son tour, Ho-t'ai-heou sentit la colère la gagner et elle s'écria :

— Alors que je vous donne simplement de bons avis, pourquoi vous fâchez-vous ?

— Votre famille, explosa Tong-t'ai-heou, sort de la classe des bouchers ! Quelle compétence pouvez-vous bien avoir dans les Affaires de l'État ?

Et les deux Impératrices se jetaient ainsi violemment à la tête leurs quatre vérités, lorsque Tchang Jang et les Eunuques, pour éviter de les voir en venir aux mains, les exhortèrent à se retirer chacune dans son Palais. Ho-heou, la nuit même, convoqua son frère Ho Tsin et lui fit le récit de cette algarade. Ho Tsin ressortit aussitôt, appela les trois principaux dignitaires pour un conseil extraordinaire. Il fut convenu qu'on tiendrait audience solennelle le lendemain matin, et qu'on donnerait ordre à tous les mandarins présents de dresser un mémoire dirigé contre Tong-t'ai-heou, en l'accusant, comme épouse de feudataire d'une marche frontière, d'usurper le droit d'habiter au Palais Privé. En conséquence, on déciderait de la reléguer à Ho-kien et de lui faire passer les portes du Palais dans les vingt-quatre heures.

Ainsi donc, d'une part, Tong-heou fut emmenée sous bonne escorte, tandis que, de l'autre, on mobilisait une compagnie de gardes pour cerner le palais personnel du Grand Maréchal Tong Tong, et lui retirer les sceaux et le cordon de sa charge. Tong Tong, à l'allure des événements, comprit que l'affaire en arrivait à la dernière extrémité, et préféra se trancher lui-même la gorge au fond de ses appartements. Les gens de sa maison, clients et familiers, se répandirent en témoignages d'affliction, et les troupes qui cernaient le Palais, en entendant ces pleurs et ces gémissements, se retirèrent.

Les eunuques Tchang Jang et Touan Kouei virent alors que cette branche de la famille impériale était irrémédiablement tombée en décadence, et ils s'apprêtèrent à tourner casaque. À force de cadeaux de prix, bijoux, perles et bibelots de valeur, ils gagnèrent à leur cause le frère cadet de Ho Tsin, nommé Ho Miao, et leur mère, la princesse Wou Yang-kiun. Par d'habiles paroles, ils firent en sorte de regagner en très peu de temps la protection de Ho-t'ai-heou.

En somme, les Dix Eunuques eurent tôt fait de retrouver leur ancienne place dans l'entourage impérial.

À la sixième lune de cette même année, Ho Tsin envoya en mission secrète quelques sbires exécuter par le poison la malheureuse Tong-t'ai-heou en disgrâce, qu'on avait reléguée dans les bâtiments de l'Hôtellerie Impériale des Relais de Ho-Kien. La dépouille mortelle n'en fut pas moins ramenée en grande pompe à la Capitale, et un enterrement magnifique lui fut consacré au tombeau de la famille impériale. Pourtant, Tsin, feignant quelque maladie, s'abstint d'y paraître.

Yuan Chao, devenu maintenant *sseu-li-kiao-wei*¹⁷, vint voir Ho Tsin et lui dit :

— Tchang Jang, Touan Kouei et leurs partisans se plaisent à propager au-dehors des racontars sur votre compte. Ils déclarent que c'est vous qui auriez fait empoisonner l'Impératrice Tong et que vous nourrissez des projets ambitieux pour prendre personnellement le pouvoir. C'est le moment : profitez de cette occasion pour châtier une bonne fois ces maudits Eunuques en les mettant à mort. Sinon, vous encourrez les pires calamités. Souvenez-vous que jadis Teou Wou voulut, lui aussi, mettre à mort les Serviteurs Intimes, mais que, faute d'avoir tenu sa machination secrète, les conséquences s'en retournèrent contre lui, et que ce fut lui qui subit ce qu'il s'était lui-même proposé d'infliger aux autres. Aujourd'hui, Excellence, vous et votre jeune frère pouvez vous appuyer sur un corps d'officiers et de mandarins qui sont tous gens de premier ordre. Si vous leur enjoignez d'appliquer leur talent à l'exécution d'un tel dessein, l'affaire est gagnée. La conjoncture présente est un véritable don du Ciel. Il serait coupable de la laisser perdre.

— Permettez-moi d'y réfléchir, répondit Tsin, et de prendre conseil.

Naturellement, de cette façon, rumeurs et avis secrets venant de droite et de gauche eurent tôt fait de parvenir aux oreilles de Tchang Jang. Celui-ci et ses acolytes se tournèrent alors vers Miao, et lui firent part de la situation, tout en le gorgeant de cadeaux. Miao, gagné, s'en vint dire à sa sœur Ho-t'ai-heou :

— Le Généralissime notre frère est le bras droit et l'appui du jeune souverain. Et cependant, il est loin d'agir avec franchise et de montrer un cœur magnanime. Tout au contraire, il ne nourrit que sombres desseins et projets de violence. Ne voilà-t-il pas, à présent, sans raison aucune, qu'il s'en prend à nouveau aux Dix Eunuques et prétend les massacrer. C'est là nous mener rapidement à l'anarchie et ouvrir la voie à tous les désordres.

L'Impératrice trouva l'avis bon ; c'est pourquoi, lorsque peu de temps après Ho Tsin s'en vint lui confier son intention de faire mettre à mort les Serviteurs du Palais, celle-ci lui répliqua :

— Les Officiers Intimes non seulement dirigent tous les services réservés, mais encore tous les rouages supérieurs de l'administration impériale sont entre leurs mains. C'est là une ancienne tradition dans la famille des Han. Or le défunt Empereur, mon époux, vient tout juste de quitter ce bas-monde, et vous voudriez mettre à mort les Eunuques, lesquels sont précisément ces Officiers ? Voilà qui ne s'appelle guère marquer du respect envers les traditions dynastiques !

Et, comme Tsin était au fond un homme d'esprit vacillant et indécis, il écouta les paroles de l'Impératrice douairière, grommela « oui... oui » et sortit.

Dehors, il rencontra Yuan Chao qui venait aux nouvelles :

— Qu'advient-il de notre grand projet ? demanda celui-ci.

— La T'ai-heou n'y consentira jamais, répondit Tsin. Comment faire ?

— Convoquez donc des quatre coins de l'Empire, dit Chao, tout ce qu'il peut y avoir de grands chefs militaires. Que ceux-ci, à la tête de leurs troupes dévouées, marchent sur la Capitale, et qu'ils massacrent les Eunuques jusqu'au dernier. À ce moment, la situation étant pressante, la T'ai-heou ne pourra pas ne pas vous suivre et vous dicterez votre volonté.

— Voilà, déclara Tsin, enchanté, un excellent projet ! — et sans désespérer, il expédia des dépêches de mobilisation à tous les gouvernements de province, donnant ordre à toutes les armées des frontières de marcher sur la Capitale.

En apprenant cette nouvelle insensée, l'archiviste de la Cour Tch'en Lin déclara que pareille sottise était inimaginable :

— L'adage populaire, dit-il, ne montre-t-il pas que se boucher les yeux pour attraper les hirondelles, c'est vouloir se duper soi-même à plaisir ? Or, si c'est se moquer de soi-même que de se boucher les yeux pour y voir clair, lorsqu'il s'agit d'objets aussi insignifiants que des hirondelles, a fortiori n'est-ce pas une immense duperie quand cela s'applique aux Affaires de l'État ? Quoi ! Excellence, vous êtes à présent Généralissime, appuyé légitimement sur le prestige de l'autorité impériale. Vous avez en main l'armée, et votre puissance est comparable à celle du dragon en plein vol ou du tigre emporté dans son élan ; toute la hiérarchie des officiers vous est dévouée, et si vous usiez de tout cela pour mettre à mort quelques misérables eunuques, ce serait à peu près comme si vous attisiez un énorme brasier pour vouloir brûler un cheveu.

« Il convient pourtant d'agir en tout ceci rapidement et avec un esprit de décision. Alors, vous aurez pour vous les honnêtes gens de tout l'Empire. Mais, mobiliser les Grands Mandarins militaires de toutes les provinces extérieures, leur permettre d'approcher de la Capitale, et même d'en violer les limites sacrées, rassembler en un même lieu tous ces chefs de valeur dont chacun couve en son cœur une ambition rivale de la vôtre, cela ne signifie rien moins que de retourner purement et simplement contre soi-même la lance et le bouclier protecteurs, pour en confier à la main de l'adversaire la hampe et la poignée. Vous ne sauriez mieux faire pour leur permettre tout à l'aise de vous l'enfoncer dans le sein. Assurément, le résultat sera tout le contraire d'une réussite ! Nous allons droit avec cela à l'anarchie !

Ho Tsin, à ce discours, arbora le sourire d'un homme supérieur pour déclarer :

— Visions d'un rat de bibliothèque et d'un homme timoré ! — cependant qu'à ses côtés, soudain, quelqu'un battait des mains et applaudissait bruyamment.

En considérant qui était cet homme, il s'aperçut que c'était Ts'ao Ts'ao. C'est bien le cas de le dire :

Quand on veut débarrasser l'entourage d'un prince des hommes tortueux
qui ne rêvent que désordres,

Il faut savoir écouter les sages de la Cour et leurs bons avis.

Si vous n'avez pas compris le sens de l'intervention de Ts'ao Ts'ao, cela vous sera expliqué dans le prochain chapitre.

CHAPITRE III

*Au cours d'un banquet au Palais Wen-ming,
Tong Tchouo invective Ting Yuan.
Par des présents d'or et de perles,
Li Sou parvient à soudoyer Liu Pou.*

Revenons maintenant au jour où Ts'ao Ts'ao, tourné avec déférence vers Ho Tsin, proférait ces paroles :

— La malfaisance des Eunuques de la Cour, cette calamité est de toutes les époques. Cependant, le dernier souverain n'aurait pas dû commettre l'erreur de les tenir en si haute estime, et leur confier un tel nombre de charges qu'on en soit arrivé à pareille situation. Vous voulez ordonner leur châtement ? Sachez vous contenter de punir le chef de toute cette bande. Et, dans ce cas, une affaire de cette sorte demeure du ressort d'un simple officier de police. À quoi bon faire venir des provinces extérieures cette énorme quantité de troupes inutiles ? Qu'au contraire vous teniez absolument à un châtement général, et l'affaire ne pourra manquer de s'ébruiter. Pour ma part, je demeure convaincu de son échec final.

— Vous aussi, Meng-tö ¹, avait répliqué Ho Tsin en colère, vous dissimulez sans doute au fond du cœur certains desseins secrets.

Ts'ao Ts'ao s'était retiré, mais, en prenant congé, il murmura :

— Celui qui conduira l'Empire aux plus graves désordres sera assurément ce Tsin de malheur !

À partir de ce moment, Tsin expédia confidentiellement des messagers impériaux, porteurs d'instructions secrètes, à chaque gouverneur militaire de province.

Mais laissons cela pour parler un peu à présent du général d'armée d'avant-garde, marquis de Ao-hsiang, gouverneur de la province de Si-leang, le fameux Tong Tchouo. Cet individu, qui avait fait preuve de si peu de mérite dans la répression des Turbans Jaunes, et dont la Cour avait été sur le point d'ordonner la mise en jugement, avait réussi, à force de concussion et de présents douteux offerts aux Dix

Eunuques, à s'éviter une condamnation. Par la suite, et grâce aux relations qu'il avait continué d'entretenir avec des personnages bien placés à la Cour, il avait obtenu des charges mandarinales de plus en plus en vue. Désormais, il commandait dans la province du Si-tcheou une armée de deux cent mille hommes, mais il n'en couvait pas moins des projets de rébellion.

Au moment où il reçut la convocation, qui servait si bien ses projets secrets, il ne put s'empêcher de bondir de joie. Mobilisant rapidement son infanterie et sa cavalerie, il mit en marche, l'un après l'autre, ses différents corps de troupes. Son gendre, cependant, le *tchong-lang-siang*² Yeou Fou, recevait de lui l'ordre de demeurer au Chen-si pour surveiller la province en son absence. Lui-même, Tong Tchouo, se plaça à la tête de ses troupes, avec un état-major composé des généraux adjoints Li Ts'ouei, Kouo Sseu, Tchang Tsi, Fan Tcheou et quelques autres, et, ainsi formé, s'avança en direction de Lo-yang, la Capitale.

Li Jou, son conseiller, s'adressa alors à Tong Tchouo et lui dit :

— À présent, et bien que nous marchions en vertu d'un ordre impérial, il me paraît que trop de choses demeurent mystérieuses dans toute cette histoire. Nous devrions envoyer à la Cour un mémoire où les noms seraient corrects et les paroles obéies. Nos grandes ambitions seraient ainsi justifiées.

Tchouo fut très satisfait de cet avis. Alors, tous deux rédigèrent un mémoire destiné à la Cour, qui disait en gros ceci :

« Moi, humble mandarin, je me permets de faire la déclaration suivante : "Souvent, j'ai entendu dire que, si les troubles dans l'État étaient incessants, la faute en revenait aux Eunuques Tchang Yang et autres, qui ont foulé aux pieds les grandes règles du Ciel, et ont gravement manqué en tout ce qui se doit à son céleste Fils (l'Empereur).

« "Or, n'ai-je pas également entendu la sagesse populaire affirmer que de remuer l'eau en ébullition avec une baguette pour l'empêcher de déborder ne valait pas le simple fait de retirer le feu de dessous ? Comme on dit encore, l'incision d'un furoncle, quelque douloureuse qu'elle puisse être, est préférable au danger d'entretenir l'infection, qui peut gagner tout le corps. Si donc je me permets l'audace de pénétrer, tambours battants et gongs en tête, dans Lo-yang, la Capitale, ce sera uniquement pour implorer la faveur de mettre à la raison Jang et les autres Eunuques. Ainsi rendrons-nous le bonheur aux Autels et aux Foyers, aux Esprits protecteurs de la dynastie et de l'Empire." »

Quand Ho Tsin reçut ce mémoire, il le montra à la ronde à ses Ministres et aux Grands Dignitaires. Mais, se tournant vers lui, le censeur de la Cour Tch'eng T'ai voulut le mettre en garde par ces mots :

— Tong Tchouo est un véritable loup féroce et cruel. Si nous lui permettons de pénétrer dans la Capitale, sans aucun doute il en dévorera les habitants !

Tsin riposta :

— Vous vous montrez beaucoup trop soupçonneux. Du reste, ajouta-t-il avec mépris, pouvez-vous avoir un esprit à la hauteur des Affaires de l'État !

À son tour, Lou Tche voulut insister :

— Moi, Tche, dit-il, je connais pertinemment ce Tong Tchouo, je sais ce qu'il est en tant qu'individu. Or, sous une apparence extérieure de douceur et de bonté, il cache, cela est vrai, un cœur de loup. Une fois qu'il aura pénétré dans l'Enceinte réservée, attendez-vous à voir naître les pires calamités. Aussi, l'unique façon d'éviter les discordes serait-elle de l'empêcher d'y atteindre.

Mais Tsin refusant de les écouter, Tch'eng T'ai et Lou Tche préférèrent donner, sur-le-champ, leur démission et quitter leur poste. À leur suite, une bonne moitié des Grands Dignitaires de la Cour en firent autant.

Cela n'empêcha nullement Tsin, obstiné, d'envoyer un émissaire à la rencontre de Tong Tchouo dans la ville de Cheng-tch'e³. Tchouo y avait cantonné ses troupes en attendant les événements. Tchang Jang et les autres Eunuques, naturellement, furent vite informés de l'arrivée de ces troupes. Ils se réunirent pour tenir conseil et dirent :

— Ceci est encore une manigance de Ho Tsin. Nous n'allons pas nous laisser distancer par les événements, ou nous péririons jusqu'à notre plus lointaine descendance.

Dès lors, ils résolurent de mettre en embuscade une cinquantaine de sicaires et de tueurs à gages derrière la porte Kia-tö ou de la Vertu Excellente, au Palais Tch'ang-yo ou de la Perpétuelle Félicité. Puis ils pénétrèrent chez Ho-t'ai-heou pour l'informer et lui dirent :

— Le Généralissime a simulé un Édit Impérial, grâce à quoi il a convoqué aux abords de la Capitale les armées des provinces extérieures. Tout cela dans l'intention de nous anéantir. Nous implorons l'Impératrice Mère afin qu'elle daigne abaisser sur nous un regard miséricordieux et prendre pitié de notre mauvaise fortune.

— Vous autres, déclara la T'ai-heou, n'avez qu'à vous rendre au Palais du Grand Maréchal, mon frère, et implorer votre grâce.

— Hélas ! rétorqua Tchang Jang, si nous avions l'imprudence de nous rendre en personne à son palais, nous serions bientôt réduits en chair à pâté. Non, il vaudrait mieux que Grand'Mère convoquât elle-même le Généralissime. Sûrement, il acceptera de venir jusqu'ici. Si pourtant le Grand Maréchal refusait d'obéir, il ne nous resterait plus qu'à solliciter, comme ultime faveur, la grâce de mourir aux pieds de notre Souveraine.

Émue, la T'ai-heou accorda qu'elle ferait venir son frère Tsin et qu'il serait convoqué au Palais. Ce dernier, quand il reçut l'ordre de l'Impératrice, s'apprêtait à s'y rendre, lorsque Tch'en Lin, l'archiviste de la Cour, le mit en garde contre cette manœuvre en disant :

— Méfiez-vous ! Cet ordre prétendu de la T'ai-heou me paraît cacher un coup des Dix Eunuques. Je vous supplie instamment de ne pas y aller ou, sans quoi, il arrivera quelque malheur.

— Bah ! riposta Tsin, dès lors qu'il s'agit d'un appel de ma sœur la T'ai-heou, comment voulez-vous qu'il m'arrive quelque chose ?

De son côté, Yuan Chao déclara :

— À présent, nos intentions sont connues, toute l'affaire se déroule au grand jour. Et vous prétendez quand même, général, pénétrer comme cela au Palais ?

Quant à l'opinion de Ts'ao Ts'ao, ce fut :

— Faites d'abord sortir les Dix Eunuques, qu'ils quittent le Palais. Ensuite seulement, vous pourrez y pénétrer tranquille.

— Visions de petits enfants que tout cela ! répliqua Tsin avec un gros rire. Allons ! à un homme tel que moi, qui tiens dans la paume de ma main le pouvoir suprême et règne sur l'Empire tout entier, les Eunuques auraient l'audace de s'attaquer ? Ce que vous dites est insensé !

— À tout le moins, intervint Chao, et puisque Votre Excellence semble bien déterminée à se rendre au Palais, qu'elle nous permette d'aller revêtir nos cuirasses, et de lui faire escorte pour la protéger, par mesure de prudence et en cas d'imprévu.

Là-dessus, Yuan Chao et Ts'ao Ts'ao choisirent chacun cinq cents hommes d'élite dans leurs troupes respectives, dont on confia le commandement à Yuan Chou, le frère cadet de Yuan Chao. Yuan Chou, armé de pied en cap, alla ranger ses hommes à l'extérieur de la porte Ts'ing-souo.

De leur côté, Chao et Ts'ao, ayant ceint leur épée et encadrant Ho Tsin, arrivèrent à l'entrée du Palais Tch'ang-yo, mais là, les Eunuques les arrêterent, en déclarant que la consigne formelle de l'Impératrice était de ne laisser entrer que le Généralissime à l'exclusion de toute autre personne de sa suite. Se voyant ainsi barrer le passage, Yuan Chao, Ts'ao Ts'ao et les autres officiers n'osèrent enfreindre les ordres prétendus et durent demeurer en dehors de la porte du Palais Interdit.

Ho Tsin, lui, sans hésiter, pénétra fièrement tout seul. Or, à peine était-il parvenu à la porte Kia-tö que Tchang Jang et Touan Kouei apparurent, venant à sa rencontre, et l'encadrèrent aussitôt en déclarant qu'il était arrêté. Tsin commençait à perdre sa magnifique assurance. D'un ton mauvais, Jang se lança dans une série de violents reproches :

— Et quelle faute avait donc commise l'Impératrice Tong, pour que toi, misérable, l'aies ainsi fait périr traîtreusement par le poison ? Et lorsqu'on organisa les funérailles de la Mère de l'État, pourquoi prétendre une feinte maladie, alors que la seule raison en était la crainte que tu avais d'y paraître publiquement et de t'attirer le scandale ? Et qui étais-tu, en vérité, à l'origine, sinon un vil petit marchand boucher ? N'était-ce pas nous qui t'avions recommandé à l'Empereur et permis par là d'accéder aux honneurs et aux richesses ? Et tu prétendais peut-être nous payer ainsi ta dette de reconnaissance ? Comploter à présent de nous perdre ! Tu clames partout que nous sommes de sales corrompus, mais, de nous ou de toi, qui est ici le plus dur ?...

Tsin, déconcerté, se sentit plongé dans un embarras extrême. Il aurait bien tenté de découvrir une issue, mais toutes les portes du Palais étaient, sans nul doute, soigneusement barrées. À ce moment, les hommes de main sortirent de leurs cachettes, et le général fut brutalement dépecé à coups de hache et fendu en deux moitiés.

La postérité a commenté cet événement par les vers que voici :

Quand la maison des Han fut sur le point de périr par un coup
mystérieux du Ciel,
Le peu malin Ho Tsin prétendit assumer à lui seul les fonctions
des Trois Grands Dignitaires.
Plusieurs fois averti par ses fidèles ministres, il négligea leurs sages avis,
Aussi devenait-il pour lui bien difficile d'éviter la pointe des poignards
cachés dans le Palais Privé.

Quand Jang et consorts eurent massacré Ho Tsin, Yuan Chao, inquiet à la longue de ne pas le voir ressortir, se prit à crier au travers de la porte :

— Le Général est prié de remonter en voiture !

Il reçut pour toute réponse la tête décapitée du maréchal Ho Tsin que les Eunuques lui balancèrent par-dessus la muraille. Puis, ces derniers firent une proclamation déclarant : « Ho Tsin, pour avoir comploté le renversement du régime, a été secrètement puni de mort. Le reste de ses complices sera gracié. »

À cette annonce, Yuan Chao s'écria d'une voix rugissante :

— Les Eunuques ont machiné l'assassinat du Grand Dignitaire ! Que quiconque souhaite le châtement d'une telle perversité vienne se rallier à moi, pour exterminer ces criminels !

Un officier, qui servait sous les ordres de Ho Tsin, nommé Wou K'ouang, alla mettre le feu à la porte Ts'ing-souo, et Yuan Chou, surgissant à la tête de ses hommes, pénétra dans la cour du Palais. Dès qu'il eut aperçu les Eunuques, il ne fit aucune distinction entre grands et petits : tous furent massacrés pêle-mêle. Yuan Chao et Ts'ao Ts'ao rompirent les barres des portes pour pénétrer à l'intérieur. Quatre

Grands Eunuques, Tchao Tchong, Tch'eng Kouang, Hsia Tan et Kouo Cheng s'enfuirent jusqu'au Pavillon Tsouei-houa-leou où, rejoints, ils furent aussitôt transformés en hachis. Les flammes de l'incendie du Palais s'élevaient jusqu'au ciel. Les Eunuques Tchang Jang, Touan Kouei, Ts'ao Tsie et Heou Lan enlevèrent de force la T'ai-heou ainsi que le Prince Héritier et le petit prince de Tch'en-lieou qu'ils contraignirent à pénétrer dans le Cabinet personnel de l'Empereur⁴, et à s'enfuir par une voie détournée vers le Palais du Nord.

À ce moment, Lou Tche, qui avait démissionné de sa charge, mais n'avait pas encore quitté les lieux, voyant le train que prenaient les événements, droit vers l'anarchie, revêtit son armure et saisit sa lance. Tandis qu'il se tenait debout au pied du Palais du Conseil Privé, il fit venir de loin Touan Kouei qui voulait forcer l'Impératrice à sortir pour le suivre, et qui se trouva passer devant lui. Tche s'écria alors à pleine voix :

— Hé là ! Touan Kouei ! Bougre de damné traître ! Auras-tu donc l'audace d'enlever ainsi de force l'Impératrice Mère ?

À ces paroles, Touan Kouei tourna bride tout seul et s'enfuit. La T'ai-heou put bondir par une fenêtre et échapper ainsi au plus pressant danger. Tche accourut en toute hâte pour la protéger. Wou K'ouang, qui était entré pour massacrer à l'aveuglette dans l'intérieur du Palais Réservé, aperçut Ho Miao, tenant également à la main une épée, et qui s'efforçait d'échapper. K'ouang ameuta aussitôt les soldats contre lui :

— Ho Miao était complice des conspirateurs qui ont égorgé son frère ! cria-t-il. Abattons-le aussi !

Miao voulut s'enfuir, mais, cerné des quatre côtés, il fut à son tour déchiqueté en menus morceaux. Après quoi, Chao ordonna à ses soldats de se répartir en plusieurs groupes et d'aller fouiller tous les recoins du Palais ; tout ce qui, de près ou de loin, semblait appartenir aux familles des Dix Eunuques y passa, sans distinction de vieux ou de jeunes. Bien des garçons qui n'avaient pas encore un poil au menton furent ainsi mis à mort.

Ts'ao Ts'ao, de son côté, s'efforçait de remettre un peu d'ordre et d'éteindre l'incendie. Il pria Ho-t'ai-heou de reprendre son autorité pour gouverner les Affaires de l'État et donner les ordres nécessaires. On envoya aussi des troupes à la poursuite de Tchang Jang et consorts, afin de retrouver les traces du jeune Empereur.

Parlons un peu maintenant de ce qui était arrivé à Tchang Jang et à Touan Kouei. Après s'être emparés de force du jeune Empereur ainsi que du prince de Tch'en-lieou, ils avaient réussi à passer à travers les flammes et la fumée, et, toute la nuit, ils coururent, sans trêve ni répit, et parvinrent de la sorte jusqu'aux monts Pei-mang⁵. Vers minuit, ils entendirent derrière eux crier bruyamment. Des soldats, hommes de

pied et cavaliers, lancés à leur poursuite, étaient parvenus à les rejoindre, sous le commandement d'un officier en second de l'armée du centre de la province du Ho-nan, nommé Min Kong, lequel leur cria d'une voix tonitruante :

— Cessez de fuir ! révoltés !

Tchang Jang, se voyant acculé, se jeta dans le Fleuve où il périt. L'Empereur et le prince de Tch'en-lieou, ne sachant comment il fallait prendre les choses, n'osaient faire aucun bruit, et demeurèrent tapis sur la berge du fleuve, au milieu d'un hallier broussailleux.

Fantassins et cavaliers se dispersèrent dans toutes les directions à la poursuite de l'Empereur et de son jeune frère, car ils ignoraient qu'ils fussent cachés si près. Le petit Empereur et le jeune Prince demeurèrent ainsi jusqu'à la fin de la quatrième veille⁶. À ce moment, la rosée se mit à descendre, tandis que leur estomac, creux depuis longtemps, ressentait douloureusement les tiraillements de la faim. Ils se tenaient mutuellement embrassés, pleurant et gémissant ensemble, mais, par crainte encore d'attirer l'attention des gens, ils tâchaient de se contenir le plus possible et de rester à couvert sous les roseaux et les plantes sauvages.

À la fin, le prince de Tch'en-lieou dit : « Il est impossible de nous attarder en ces lieux plus longtemps. Il faut partir, chercher quelque part une voie de salut. »

Et, pour ne pas se perdre l'un l'autre, les deux jeunes gens nouèrent ensemble les pans de leurs tuniques, et remontèrent la pente de la berge en s'égratignant aux buissons épineux qui couvraient le sol. Dans les ténèbres, ils ne distinguaient pas leur chemin. Juste comme ils allaient de nouveau s'abandonner au désespoir, ne sachant plus que faire, un vol de lucioles, dansant autour d'eux par centaines de milliers, apparut brusquement et s'en vint projeter devant l'Empereur un étincelant rayon de lumière.

— Ceci, déclara le prince de Tch'en-lieou, est un signe de l'assistance céleste en notre faveur.

Et, suivant le rayonnement dansant des bestioles lumineuses, ils purent se remettre en route puis, au bout d'un moment, ils aperçurent un chemin tracé.

Ils avancèrent ainsi jusqu'à la cinquième veille, tant que leurs pieds endoloris ne pouvaient plus guère se mouvoir. Au flanc d'une colline, ils remarquèrent une meule de paille, au creux de laquelle tous deux se glissèrent pour prendre enfin du repos. Or, en face de cette meule de paille, se dressait la maison de ferme d'un petit propriétaire rural, lequel venait, la même nuit, d'être visité par un rêve étrange. Il avait cru voir tomber deux soleils rouges derrière son bâtiment. L'effroi l'éveilla. À la hâte, il enfila ses vêtements et sortit sur la porte. Tandis qu'il observait à la ronde, il remarqua justement vers la meule de

paille, qui se trouvait derrière la ferme, un étrange rayonnement rougeâtre qui s'élevait de là jusqu'au ciel. Tout troublé, il voulut aller examiner les choses de plus près, lorsqu'il aperçut les deux jeunes gens, couchés près du bord de la meule.

Le propriétaire les interrogea :

— Vous êtes les fils de quelle famille, jeunes gens ? leur demanda-t-il.

Le petit Empereur n'osait répondre, mais le prince de Tch'en-lieou, montrant l'Empereur du doigt, déclara :

— Celui que voici est l'actuel Empereur ; à cause des désordres provoqués par les Eunuques, nous avons dû fuir le danger et nous réfugier ici. Pour ma part, je suis le Prince de Tch'en-lieou, son frère cadet.

Aussitôt, le propriétaire rural, témoignant du plus profond respect, se prosterna à deux reprises en déclarant :

— Moi-même, je suis Ts'ouei Yi, le frère cadet de Ts'ouei Lie, ancien *sseu-t'ou*⁷ à la Cour de l'Empereur défunt. Mais mon frère, dégoûté de la vénalité des charges imposées par les Eunuques, et de la mise à l'écart systématique de tous les gens honorables, est venu avec moi se réfugier ici.

Alors, soutenant respectueusement le jeune Empereur, il l'aïda à pénétrer dans la maison de ferme. À genoux, il lui présenta l'alcool et le riz de la bienvenue rituelle.

Revenons maintenant à la poursuite de Min Kong. Lorsqu'il parvint à appréhender Touan Kouei, il lui demanda : « Où est l'Empereur ? » Kouei déclara qu'en route lui et le Fils du Ciel s'étaient perdus, à mi-chemin d'ici, et qu'il ne savait où son jeune maître avait bien pu s'égarer ensuite. Kong alors le tua et suspendit sa tête à l'encolure de son cheval. Puis, dispersant ses troupes en éventail, il les envoya à la découverte, tandis que lui-même lançait son cheval au galop et reprenait la route. Quand il parvint à la propriété de Ts'ouei Yi, ce dernier, apercevant la tête du décapité, lui posa des questions, auxquelles Kong répondit de façon détaillée. Ts'ouei Yi alors le mena en présence de l'Empereur. Souverain et sujets, tous fondirent en larmes d'attendrissement de s'être ainsi retrouvés. Kong déclara :

— L'État ne peut demeurer un seul jour sans son chef. J'ose me permettre d'inviter Sa Majesté à regagner sans tarder la Capitale.

Or, dans la ferme de Ts'ouei Yi, il ne se trouvait qu'un maigre bidet pour tout attelage. On l'utilisa donc pour ramener l'Empereur, tandis que Kong et le prince de Tch'en-lieou se partageaient le même cheval. Le cortège quitta la ferme et se mit en route. Ils n'avaient pas encore fait trois *li* que le *sseu-t'ou* (Connétable) Wang Yun, le *t'ai wei* ou Maréchal, Chef des Armées Yang Piao, le colonel d'aile gauche Chouen Yu-k'iong et le colonel d'aile droite Pao Sin, enfin celui du

corps du centre Yuan Chao (que nous connaissons déjà à divers titres), suivis d'une masse de fantassins et de plusieurs centaines de cavaliers, vinrent rejoindre le cortège impérial. Une fois encore, Souverain et Mandarins versèrent des larmes d'émotion et poussèrent force soupirs attendris.

On envoya en avant un messenger, porteur de la tête coupée de Touan Kouei, avec mission de l'exposer en public dans les rues de la Capitale. Puis on troqua la rosse de l'Empereur pour un bon cheval, et le prince de Tch'en-lieou put prendre place aux côtés de l'Empereur dans un équipage convenable, cependant qu'une imposante escorte les entourait sur la voie du retour.

Jadis une ritournelle enfantine des gamins de Lo-yang disait :

L'Empereur n'est pas l'Empereur. Le Prince n'est pas le Prince.

Mille chars, dix mille cavaliers accourent des collines de Pei-Mang.

Or, cette devinette allait précisément se trouver vérifiée. Le char impérial avait seulement fait quelques *li* qu'on aperçut tout à coup dans le lointain une telle quantité d'étendards et de bannières qu'ils en cachaient le soleil. La poussière qui montait du sol était si forte qu'elle voilait le ciel. Un corps de fantassins et un peloton de cavaliers s'en détachèrent pour venir de leur côté, et, du coup, les Mandarins de l'escorte et les officiers de l'État-Major en perdirent leurs couleurs. L'Empereur également s'en montra très effrayé. Aussi Yuan Chao s'éloigna-t-il en toute hâte, et, piquant un galop, alla s'informer à quelle sorte de gens on avait affaire.

De sous l'ombre d'un guidon brodé de général, émergea d'un bond rapide un officier qui, sur un ton violemment criard, demanda où se trouvait le Fils du Ciel.

Lorsque ce peloton approcha, l'Empereur, paralysé par la peur, fut incapable de proférer un seul mot, mais le petit prince de Tch'en-lieou, pressant l'attelage, se porta en avant et, d'un ton de commandement, demanda :

— Qui vient ici et quel est cet homme ?

— Je suis, répondit Tchouo, le Gouverneur militaire Tong Tchouo, de la province du Si-leang.

— Arrivez-vous, poursuivit le prince de Tch'en-lieou, pour défendre le char impérial, ou dans l'espoir de commettre un rapt ?

— Tout spécialement venu, articula Tchouo en réponse, afin de protéger le char de Sa Majesté.

— Si vous êtes venu pour offrir protection, dit le prince de Tch'en-lieou, alors c'est bien. Voici le Fils du Ciel. Pourquoi ne vous empressiez-vous pas de descendre à bas de votre cheval ?

Tchouo, à ces mots, se sentit remis publiquement à sa place. Confus, déconcerté, il se hâta de mettre pied à terre et d'effectuer les

prosternations rituelles sur le côté gauche de la route. Ensuite de quoi, le prince de Tch'en-lieou se remit à lui parler, mais il s'adressa désormais avec gentillesse à Tong Tchouo. Tout au long du voyage, Tong Tchouo se tint sur ses gardes, n'osant plus commettre le moindre impair.

Tchouo, à part lui, ne pouvait s'empêcher d'admirer l'enfant. Au fond du cœur, la pensée de détrôner le falot jeune Souverain pour établir sur le trône à sa place le petit Prince commençait à germer en lui.

Ce même jour, on fut de retour au Palais Privé, où l'on retrouva Ho-t'ai-heou, et chacun s'attendrit longuement et se livra à de bruyantes démonstrations. Lorsqu'un peu d'ordre eut été remis, il fallut bien admettre que le Sceau de Jade Impérial, celui que les souverains de la dynastie se transmettaient de règne en règne, demeurait introuvable⁸. Tong Tchouo fit camper ses troupes hors les murs de la Capitale. Mais, chaque jour, il se faisait accompagner d'une troupe d'hommes armés et de cavaliers bardés de fer, et pénétrait ainsi dans la ville. Ces hommes ne se gênaient point pour commettre des excès et brimer la population de toutes les manières dans les rues et au marché. Les habitants de la Capitale commencèrent à vivre dans les transes. Il n'y eut plus de tranquillité. À tout moment, Tchouo entrait et sortait du Palais Privé ou de la Cour, se conduisant en tout comme un condottiere brutal, sans crainte ni respect d'aucune sorte pour l'enceinte sacrée des Lieux Interdits.

Le commandant d'arrière-garde Pao Sin s'en vint trouver Yuan Chao, et lui déclara qu'il avait la certitude que Tong Tchouo nourrissait des projets secrets et des arrière-pensées, et que par conséquent il était urgent d'organiser une résistance contre lui.

— La Cour, déclara Chao prudemment, est à peine remise du désordre, il faut se garder de la bouleverser encore une fois à la légère.

Pao Sin se rendit ensuite auprès du connétable Wang Yun et l'entre-tint également de ses préoccupations. Yun déclara :

— Permettez-moi d'y réfléchir à loisir avant de vous donner une réponse.

Ce que voyant, Sin, à la tête des troupes, qui se trouvaient placées directement sous son commandement, alla se retirer dans la région montagneuse de T'ai-chan. Tong Tchouo, étant parvenu à se gagner les troupes antérieurement placées sous les ordres des deux frères Ho Tsin et Ho Miao, détenait maintenant une autorité complète et pouvait diriger les événements à sa fantaisie.

S'adressant, au cours d'un tête-à-tête confidentiel, à son conseiller Li Jou, il lui déclara :

— Mon intention est de déposer le petit Empereur actuel pour couronner à sa place le prince de Tch'en-lieou. Qu'en dites-vous ?

— Actuellement, répliqua Li Jou, la Cour est pratiquement sans souverain. Si nous ne profitons pas d'une conjoncture aussi favorable pour faire aller nos projets, si nous nous perdons en tergiversations, nous n'aboutirons qu'à des catastrophes. Invitez donc dès demain, au Jardin Wen-ming, l'ensemble des Mandarins de la Cour, et informez-les carrément de votre projet de déposer le Souverain et de mettre à sa place sur le trône le jeune Prince. S'il se découvre certains opposants, tranchez-leur la tête. C'est le moment ou jamais de leur faire sentir le poids de votre autorité.

Tchouo, tout heureux de cette réponse, ordonna dès le lendemain les préparatifs d'un banquet où furent priés Messieurs les Grands Dignitaires et tous les Officiers de la Cour. Dans leur ensemble, ces derniers redoutaient trop la puissance de Tong Tchouo pour se dérober. Tchouo attendit que tous les Mandarins fussent arrivés, et alors seulement, il fit lui-même une entrée solennelle, s'avancant à cheval avec une majestueuse lenteur, et ne descendant de sa selle qu'à la porte même du jardin. Le sabre pendu à la ceinture, il marcha jusqu'à la natte du banquet, et laissa circuler à plusieurs reprises l'alcool et les mets, après quoi il fit suspendre la musique et les rasades.

— Messieurs ! déclara-t-il d'une voix tonnante. J'aurais un mot à vous dire. Je prie l'assemblée des Mandarins ici présents de vouloir bien me prêter attention dans le plus grand calme.

La foule des Mandarins se pencha aussitôt attentivement pour écouter l'orateur. Tchouo déclara :

— Lorsqu'un Fils du Ciel veut exercer sa souveraineté sur les Dix Mille Peuples de l'Empire, s'il manque de prestance et d'autorité naturelle, il ne saurait dignement remplir son rôle de Pontife du Culte des Ancêtres Impériaux, pas plus que de Grand Maître du Culte des Génies de la Terre et des Récoltes. Or, l'Empereur qui règne actuellement est un jeune homme mou et sans intelligence. Il n'approche pas, à beaucoup près, de la valeur du Prince de Tch'en-lieou son demi-frère, infiniment plus intelligent et éclairé, et qui possède toutes les vertus nécessaires pour succéder dignement au trône. J'ai donc résolu, pour ma part, de déposer le jeune Empereur et d'élever le Prince de Tch'en-lieou à la couronne. Qu'en pensent Messieurs les Grands Dignitaires de la Cour ?

Tous les Mandarins l'avaient écouté jusqu'au bout sans oser dire un seul mot. Néanmoins, seul de tous les assistants, un homme se dressa au milieu des convives, et, repoussant le guéridon placé devant lui, il apparut debout face à l'ensemble des participants du banquet. Cet homme proféra alors d'une voix forte :

— Non, et non, et non ! À aucun prix ! Quel homme êtes-vous donc, général Tchouo, pour vous permettre de prononcer de telles

paroles ? L'actuel Fils du Ciel n'est-il pas le fils de l'Impératrice légitime, première épouse du défunt Empereur ? Depuis le début de son règne, il n'a pas encore commis la moindre faute. Dans ces conditions, que signifie une proposition aussi téméraire ? Déposer l'héritier légitime pour élever au trône le fils d'une concubine ? En réalité, ce que vous caressez dans tout cela, ce sont des ambitions personnelles d'usurpateur !

Tchouo regarda qui était son contradicteur et reconnut Ting Yuan, le gouverneur du King-tcheou. Grondant de colère, il lui répliqua :

— Savez-vous que la vie est pour ceux qui me suivront, et la mort pour quiconque me désobéira ?

À ces mots, dégainant son sabre, il fit le geste d'aller trancher la tête à Ting Yuan. Mais, juste à ce moment, Li Jou aperçut derrière le dos de Ting Yuan un individu dont le maintien altier, l'air de terrifiante majesté, les yeux étincelants de colère inspiraient autour de lui une crainte salutaire. Ce dernier, à l'approche de Tchouo, commençait déjà à dessiner en l'air quelques moulinets de la pointe de sa lance, dans le meilleur style du bretteur classique, tandis qu'il fixait le général d'un œil flamboyant.

Li Jou s'empressa donc d'intervenir. En toute hâte, il s'interposa en disant :

— Voyant, Messieurs ! restons calmes et faisons bonne chère, ce n'est pas ici le lieu de nous entretenir des Affaires de l'État. Demain, il sera bien assez temps de nous rendre au Palais du Gouvernement, pour que ces Messieurs y puissent discuter.

De son côté, la foule des Mandarins s'efforçait de calmer Ting Yuan et tâchait à le persuader de remonter sur son cheval et de s'éloigner. Après son départ, Tchouo réitéra sa question et sollicita l'avis des autres Mandarins.

— Eh ! quoi, Messieurs, leur dit-il, en somme, ma proposition ne résume-t-elle pas votre désir général, et n'est-elle pas le meilleur parti à prendre pour le salut du pays ?

— Excellence, interrompit Lou Tche, vous semblez faire erreur. Autrefois, lorsque le jeune Empereur T'ai Kia le Simple fut relégué au Palais Tong par le ministre Yi Yin, lorsque, d'autre part, le Prince de Tch'ang Yi monta sur le trône, et qu'en moins de vingt-sept jours (c'est-à-dire : avant la révolution d'une lunaison) il eut accumulé plus de deux mille méfaits, si bien que son ministre Houo Kouang⁹ dut aller se faire une déclaration solennelle à la salle funéraire des Ancêtres Impériaux avant de le déposer, ces faits, que vous évoquez ici, ne constituent nullement des précédents pour le geste que vous voulez accomplir aujourd'hui. En effet, l'Empereur actuel, quoique encore en son jeune âge, témoigne déjà au contraire d'une grande finesse d'intelligence, se montre vertueux et riche en dispositions au savoir. Il

n'a pas encore commis jusqu'à présent la moindre erreur. D'un autre côté, vous n'êtes, Messire, qu'un Gouverneur de marche frontière, donc jusqu'ici sans expérience véritable du Gouvernement central de l'État. On ne peut, par conséquent, vous accorder les hautes capacités d'un Yi ou d'un Houo. Comment, dès lors, pourriez-vous vous prétendre le maître de juger qui il convient de déposer et qui il convient d'élever au trône ? Les Maîtres de sagesse n'ont-ils pas dit : « S'il a la pureté d'intention d'un Yi Yin, alors d'accord. Mais s'il ne l'a pas, il ne peut s'agir que d'usurpation ! »

Tchouo, bouillant de rage à nouveau, tira encore une fois son sabre au clair et il se serait rué sur Lou Tche, si l'officier du Grand Conseil Pang Pei ne l'avait stoppé en lui glissant à l'oreille ces paroles :

— Attention ! Le ministre Lou Tche est une des personnalités exemplaires de l'Empire. Si vous commenciez par un acte d'hostilité à son égard, pas de plus sûr moyen de vous aliéner l'Empire et de vous mettre tout le monde à dos.

Aussi Tchouo dut-il rengainer son sabre. Le Grand Connétable Wang Yun déclara :

— Cette affaire de déposition de l'un et d'élévation au trône de l'autre est une trop grave question pour qu'on puisse la trancher ainsi après boire. Ajournons-la donc à une délibération ultérieure.

Sur quoi, l'assemblée des Mandarins en profita pour se disperser hâtivement.

Tchouo, appuyé sur son grand sabre, l'air superbe, se tenait debout près de la sortie. Soudain, il aperçut, passant et repassant au galop, un homme qui faisait faire les cent pas à son cheval, fièrement, la lance au vent, à l'extérieur de la porte du jardin.

Tchouo voulut savoir qui était cet homme et questionna Li Jou.

— C'est le fils adoptif de Ting Yuan, son nom de famille est Liu, son nom personnel Pou. On le surnomme familièrement Fong-sien. Croyez-moi, Excellence, vous feriez mieux d'éviter cet homme.

Alors Tchouo rentra à l'intérieur du jardin, afin d'éviter une rencontre. Mais le lendemain, des éclaireurs vinrent apporter la nouvelle que Ting Yuan avait emmené ses troupes hors de la ville et qu'il lui lançait une provocation. Tchouo, aussitôt, rougit de colère. Rassemblant ses troupes, à son tour, secondé par Li Jou, il sortit à la rencontre de son adversaire.

Lorsque les deux armées se furent mises en position de combat, face à face, le seul qui pourtant attirât les regards était Liu Pou, une barrette d'or nouant ses cheveux torsadés sur le sommet de la tête, et portant sur les épaules une rutilante tunique de combat semée de fleurs brodées. Il était revêtu d'une cuirasse décorée de lions T'ang, sa ceinture bouclée d'un fermoir de jade précieux orné d'un lion Man et il galopait librement sur son cheval, la lance dressée, à la suite de Ting Yuan